MARGARET SINCLAIR

Du même traducteur

En collaboration avec Ch. Grolleau

Trois jeunes saints

Chez Bloud et Gay.

Margaret Sinclair

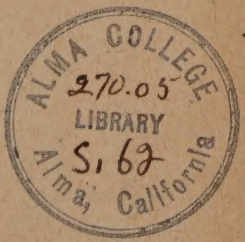
par F. A. FORBES

Préface de S. G. l'Archevêque de Glasgow

Traduit de l'anglais par ABEL DECHÊNE, S. J.

« *Je sais, mon Dieu, que vous aimez la simplicité.* »

(PARAL., I, XXIX, 17.)



PARIS (VI^e^)
P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

4239

Nihil obstat.

Laval, 26 juillet 1928.

P. d'Hérouville, S. J.

Imprimatur.

Lutetiae Parisiorum,
die 14 Decembris 1928.

V. Dupin, *V. g.*

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en janvier 1929.

L'auteur et l'éditeur réservent tous droits de reproduction et de traduction.

La publication d'une vie de Marguerite Sinclair par Mgr Laveille ne nous détourne pas d'offrir la présente traduction du livre de Madame Forbes. Elle nous y encourage plutôt, car il est aisé de prévoir que de France bien des regards vont se porter sur la petite ouvrière écossaise et que nous nous réjouirons, à notre tour, d'apercevoir en terre anglaise une sœur spirituelle de Thérèse de Lisieux.

Madame Forbes, religieuse du Sacré-Cœur, a écrit ce petit livre de façon simple, sobre et discrète. Elle vise à ne point déborder, ni dans l'expression, ni dans le récit, cette vie sans prétention. L'héroïne n'aurait que faire de nos guirlandes et de nos analyses. Le rayon de soleil n'a qu'à briller de ses feux limpides et joyeux quelques instants pour ravir et réchauffer. En peu de mots, le livre de Madame Forbes dira tout ce qu'il faut dire, c'est par l'âme qu'on pénétrera le reste.

Marguerite Sinclair naquit dans les ruelles ouvrières ; elle était fille d'un employé de la voirie. Elle fréquenta l'école, fut apprentie et travailla comme les autres. Aimant Dieu de toute son âme,

elle devint tourière chez les Pauvres Clarisses et mourut bientôt de phtisie.

En vérité nul exploit de thaumaturge. Il n'y a rien d'extraordinaire dans cette obscure vie que le secret *même* du Roi. *C'est par l'effusion spéciale des dons du Saint-Esprit qu'il siérait de commencer tout récit hagiographique. Est-ce que les vieux auteurs, trop soucieux de marquer les choix divins, ne relevaient pas à l'envi, chez la mère ou chez les nouveau-nés, des signes merveilleux? A notre époque, par une réaction de reste légitime, ne s'enquiert-on pas trop, au détriment du surnaturel, du tempérament des saints? Sans doute le surnaturel s'individualise dans le sujet, et sans naturaliser les saints, on les peut humaniser, mais n'oublierait-on pas aisément qu'ils sont d'abord des prédestinés? L'élection est toute gratuite. Elle fait qu'ils se laissent prendre librement par les spéciales dilections d'En-Haut. En fin de compte, la formule intégrale à laquelle doit se tenir tout hagiographe n'est-elle pas donnée par saint Paul : « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi »?*

Puisque le visage est, comme dit Carrière, le repoussé du dedans, *nous avons quelque intérêt à examiner les photographies de Marguerite. Elles sont d'inégale valeur; celles de l'enfant et même de l'adolescente n'offrent rien de caractéristique, telle autre rappelle trop la pose devant le photo-*

graphe de plage. Il en est une qui fixe l'attention et se rapproche du portrait. Marguerite y porte les cheveux courts; le visage est légèrement tendu, le masque est volontaire et les yeux brillent d'une ardeur voilée.

Au sortir de l'enfance, visiblement elle devint réservée. D'instinct elle comprit les jalousies divines, mais Dieu vivait trop en elle pour qu'elle pût Le cacher. Elle ne nous a pas laissé d'écrits, seulement quelques paroles ardentes, et cela suffit pour déceler les profondeurs secrètes de cette charité. A l'heure qu'elle se voyait engagée dans la voie qui la mènerait au mariage pour sauver une âme : « S'il faut ce sacrifice, je le ferai, bien-aimé Jésus, mais si vous voulez que je l'épouse, faites du moins que je l'aime. » Elle disait encore à sa sœur en pleurant : « Chérie, c'est affreux! Tu ne sais quel sacrifice ce serait pour moi. » Lorsque, les fiançailles *rompues, elle se présenta pour déclarer son désir de la vie religieuse et qu'elle entendit le Père Jésuite lui préconiser les grandeurs du mariage : « Oh! oui, mon Père, c'est un grand sacrement, mais je veux être avec Notre-Seigneur seul. — Mais, mon enfant, la vie des Pauvres Clarisses est bien austère? — Je le sais, mon Père, mais je veux souffrir avec Notre-Seigneur. » Et vers la fin de son bref passage, dans un de ces dialogues si touchants entre le directeur et sa fille spirituelle, elle laisse entrevoir*

l'intime trésor : « ... Oui, Il est toujours avec moi. C'est comme s'Il jouait avec moi. Et puis vous savez, le jour de mes vœux, il y avait une foule de personnes et de choses. Il me demanda si j'aimerais tout cela ou si je préférerais rester seule avec Lui et je ne voulais que Lui. » Et n'est-ce pas d'une fournaise secrète que s'échappent ces autres mots : « Mon Père, je veux Le voir »?

De telles paroles découvrent, comme des éclairs, la vie profonde de Marguerite. Sa vie extérieure n'offre pas de prise au pittoresque et, quand vous aurez déroulé cette trame unie, que vous restera-t-il? Le sentiment d'une présence qui opérait à votre insu.

De très bonne heure Marguerite Sinclair choisit Celui qui l'avait élue. Elle devint l'Épouse de Notre-Seigneur, et il faudrait que fût bien émoussée la finesse évangélique pour ne plus sentir la portée de ce mot. Il indique, comme dans tout amour vrai, une option quasi naturelle, et absorbante de tout l'être. L'âme de Marguerite atteignit vite à une haute simplicité, car elle s'unit à Jésus-Christ, et c'est Jésus-Christ qui traverse, en sa personne, le décor des plus humbles vies pour les illuminer et les ramener en Lui.

S'il faut marquer le trait caractéristique de cette physionomie spirituelle et rendre raison de son charme, c'est la simplicité que l'on doit signaler. Mais la simplicité ne s'analyse point ; elle se

définit et encore grâce à ses contraires. C'est, dans la complexité des rencontres et des devoirs, une aisance qui s'ignore. C'est la pureté d'un chant qui n'attend pas d'écho pour s'y mieux saisir, c'est la beauté limpide qui dédaigne les miroirs et se contente d'être et de rayonner.

Le sourire de Marguerite brille à toutes les pages de ce livre. Vous verrez comme elle exhortait sa sœur au sourire : « Parfois l'on attend de vous le premier sourire. Les autres peuvent avoir leurs petites difficultés et se sentir dans le marasme ; sait-on jamais ? Un petit sourire comme cela donné en passant éclaire leur route... » Ce sourire n'a rien de fade et Marguerite est étrangère à toute mièvrerie. Elle a souri à bien des misères, à bien des tristesses, mais c'était la lumière intérieure qui affleurait sur ses lèvres. L'héroïcité des vertus se déclare par une certaine aisance surnaturelle dans les circonstances propres à tel ou tel état. Qui doutera que la charité de Marguerite n'ait été merveilleusement adaptée? Que nous aurions aimé la voir assise sur les marches de l'école et réchauffant dans son corsage les mains bleuies de Lizzie ou à genoux près d'une mère facilement déprimée : « Maman, battez-moi, mais ne vous laissez pas aller. Dinna give in, dinna give in ! »

Ajoutons, pour écarter des préventions que le détail de cette biographie dissiperait vite, que,

pour Marguerite comme pour les autres, il n'y a pas deux chemins pour suivre Notre-Seigneur : « Qu'il se renonce! Abneget semetipsum ! » *Ce ne sont pas des sentiers où coulent le lait et le miel. Elle aimait, comme naturellement, Notre-Seigneur, mais lorsqu'on aime et qu'on est pressé d'affirmer son amour et que l'on* TEND. *puisque c'est le propre de l'amour, quelle meilleure preuve que de se détacher de soi, de sortir de soi, de se sacrifier? « L'amour, dit Bossuet, est cette puissance souveraine, cette force impérieuse qui est en nous pour nous tirer hors de nous. » Et Marguerite comprit dès la première heure, sous le feu du Saint-Esprit, que « la créature n'est rien et ne peut pas même recevoir la perte d'un autre être en elle ». Et Dieu l'éleva jusqu'aux états extraordinaires d'oraison. Comme il nous plaît de sonder à nouveau ce regard mystérieux où filtre la flamme mystique! Quand on prit d'elle cette image, ne venait-elle pas de relire le chapitre de* l'Imitation *sur les* admirables effets de l'amour divin?

Vraiment, il faut que Dieu ait voilé quelque chose de grand et de puissant sous cette petite vie, pour qu'Il accorde à la prière céleste de Marguerite de si multiples faveurs : aux chômeurs elle fournit du travail, aux affamés elle envoie du pain; elle pacifie les familles troublées, elle guérit les malades, elle ranime la vie chrétienne.

Sans doute il est permis de comparer les saints

pour les apparenter et les grands saints cheminent d'ailleurs par pléiades au firmament de l'Église. Marguerite Sinclair a d'indéniables affinités avec Thérèse de Lisieux. Mais n'oublions pas qu'une sainteté qui ne ferait que copier une autre sainteté ne serait qu'un pauvre décalque. Les saints s'imitent, comme ils imitent le Christ, mais c'est une imitation originale et vivante. Ce n'est pas à une fleur que je pensais en traduisant ce livre, mais je voyais sur notre monde triste et souillé un nouveau rayon de soleil.

ABEL DECHÊNE.

Le traducteur, ainsi que l'auteur de cette biographie, en conformité avec le décret d'Urbain VIII, entend se soumettre au préalable à toute décision de la sainte Église.

PRÉFACE DE L'ÉDITION ANGLAISE

Les pages qui suivent rappelleront une vie obscure, sans prétentions, la vie brève et sans événement, étrangère à la marche du monde, d'une jeune fille écossaise, Marguerite Sinclair, qui naquit, grandit et vécut dans un milieu pratiquement identique à celui de la grande majorité des jeunes gens et des jeunes filles ses contemporains. Ces milieux ouvriers et tout ce qui leur est connexe nous sont bien connus et, qu'on les envisage du dehors comme du dedans, nous savons pertinemment que, sous beaucoup de rapports, ce n'est pas ce que des êtres humains choisiraient, s'ils en avaient la totale liberté.

Trop souvent règnent au foyer — quand foyer il y a — l'incertitude constante de ce qui est nécessaire à la vie du jour et à celle du lendemain, incertitude qui engendre sans fin soucis et angoisses. Trop souvent,

en dehors de la famille, c'est le libre jeu de ce qui hébète, ravale ou fait pire encore, autour des cœurs sans défense et des âmes, autour d'une enfance malléable et d'une jeunesse ardente. Est-ce que les jeunes gens, est-ce que les jeunes filles, est-ce que les jeunes hommes et les femmes peuvent dans un tel milieu garder clair et vivant le souvenir de leur haute destinée? Est-ce qu'ils peuvent briser le cercle de fer, tirer des assauts de la tempête un triomphe et modeler leur vie en accord avec les plans de Dieu? ou faut-il que la beauté de l'existence, la perfection des vertus s'éloignent de plus en plus avec chaque jour qui passe et ne soient plus, — ce qui serait un demi-mal — qu'un rêve inaccessible ou, moins encore, que de pures chimères?

Je trouve dans la vie de Marguerite Sinclair une réponse péremptoire à toutes ces questions. La réponse est que, avec le secours de Dieu, la vie belle et la vertu parfaite sont à la portée de tous. En outre, la brève histoire de Marguerite Sinclair prouve qu'en face du grand problème de la vie et lorsqu'il s'agit de vrai bonheur, le milieu n'est pas le facteur décisif. De cette vie il ressort une fois de plus, et en plein relief, pour notre Écosse d'aujourd'hui, que

ce qui compte, c'est d'envisager avec simplicité, quelle que soit la condition, ses propres possibilités, de placer sa joie dans l'accomplissement le plus parfait du devoir quotidien, de se rappeler toujours que, dans le voyage de la vie, nous sommes accordés à un ensemble de conseils plus sages que ceux qui pourraient émaner d'une intelligence humaine.

Je trouve une beauté singulière dans l'existence de cette jeune fille écossaise notre contemporaine, et dans toutes ses attitudes. Je remarque qu'elle n'était point, par tempérament, fermée aux plaisirs ordinaires de la vie; qu'elle avait sensibilité et tendresse; qu'elle aimait les belles choses et qu'elle en ressentait souvent la privation. Je vois aussi quelle belle humeur elle mit à se dominer, à éviter l'impatience, l'amertume, les airs moroses, à pratiquer les vraies politesses exigées par les mille détails de la vie quotidienne. Surtout je remarque comment elle fit de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement le centre et l'animateur de sa vie. Quoi d'étonnant dès lors qu'elle ait appris de Lui, de surprenante façon, cette délicatesse qui donne à la vertu un parfum de choix, cette réflexion qu'on ne laissait pas de sentir en elle? Quoi d'étonnant si sa

vie est singulièrement belle? Car la beauté, à quelque degré que ce soit, dans toutes ses incarnations, n'est que Dieu reflété dans ses créatures.

Puisse l'exemple de cette vie inspirer toutes les âmes, mais spécialement les milliers de jeunes gens et de femmes, où qu'ils soient, qui se sentent abattus, hésitants, malheureux.

Bearsden, 30 septembre 1927.

† D. Mackintosh,
archevêque de Glasgow.

CHAPITRE I

INTRODUCTION

« L'âme élevée par l'humilité dit : « Mon Sei-« gneur, voici votre servante ; qu'il me soit fait « selon votre parole et non suivant ce que je « désire avec mes sens. » Elle répand ainsi un parfum de patience autour de Dieu, de ses sœurs les créatures et d'elle-même. Elle garde la paix, le calme dans son esprit ; elle a trouvé la paix dans le combat, parce que la lutte a chassé d'elle toute volonté propre fondée sur l'orgueil ; elle a conçu la divine grâce dans son âme. Elle porte sur sa poitrine le Christ crucifié, et ne cherche à connaître que Lui. Son lit est la croix de ce Christ crucifié. C'est là qu'elle anéantit son propre vouloir et devient humble et obéissante. »

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

Deux pauvres jeunes ouvrières discutaient sur la sainteté. On saisit leur conversation. L'une parlait avec enthousiasme de sainte

Thérèse de Lisieux : « Oui, dit l'autre après un moment de réflexion, la Petite Fleur, c'est très bien, mais tenez, elle fut préservée du mal toute sa vie, tandis que Marguerite Sinclair a grandi au beau milieu du mal tout comme nous. »

« *Tout comme nous* », c'est peut-être le secret du merveilleux attrait qu'exerce Marguerite Sinclair sur ceux qui mènent, au milieu des mêmes épreuves et des mêmes tentations, la même vie qu'elle. Sur le fond du décor sordide passe la rayonnante figure d'une petite ouvrière d'Edimbourg, une inspiration et une joie.

Toutes les personnes, quelle que fût leur condition, si éloignées qu'elles fussent les unes des autres, pour résumer leurs impressions sur Marguerite Sinclair, usent du même mot : elle était *rayonnante*. Son esprit rayonnait et se communiquait et se communique encore aux autres. « Je ne puis vous dire combien mes filles l'aiment, écrivait récemment une mère. Elles disent que

ce petit livre (1) montre que la vie en vaut la peine. »

« Dans cette fabrique, écrit une autre, les jeunes filles essaient d'imiter Marguerite Sinclair en communiant chaque matin. La *Vie* a opéré ici de merveilleux changements... »

Depuis son enfance, Marguerite a semé le bonheur sur son chemin. Elle continue. Sa sœur nous rapporte que, petite écolière, dès qu'elle remarquait chez d'autres enfants de la peine ou du marasme, elle les abordait et ne les quittait plus qu'elle ne les eût rendus heureux comme elle. » Elle agissait plus par l'exemple que par la parole, car elle était réservée comme une vraie Écossaise. « Jamais elle ne parlait directement de religion, écrit une amie de jeunesse; mais elle faisait penser davantage à Dieu. Je voulais aller à la messe et communier chaque

(1) La brochure sur Marguerite Sinclair, du R. P. T. Agius, S. J., publiée par Sands et Cie. Elle atteignit rapidement son 90.000e mille.

matin, non qu'elle m'y eût engagée, mais seulement pour lui ressembler. »

« Elle aurait désiré être une petite sainte à l'insu de tous », dit sa sœur. Marguerite néanmoins était humaine de la plus encourageante façon. Elle aimait les beaux vêtements, la danse. Comme son père ne savait guère danser, elle dansait avec lui et s'amusait bien de ces leçons. D'un naturel vif, elle ne maintenait pas sans lutte son heureuse sérénité. Elle confessa une fois à sa sœur que la petite prière : « Jésus doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre », était souvent son seul moyen de ne pas perdre patience. Parfois elle sortait assez brusquement de la chambre et revenait quelques instants après, avec son sourire bien affermi. « Si je n'agissais pas de la sorte, il pourrait m'échapper quelque parole dont j'aurais du regret. » Un malentendu menaçait-il l'entente au foyer, un mot plaisant de Marguerite faisait éclater de rire. Il en allait de même à l'école lors-

que ses compagnes échangeaient des mots piquants. Elle muait tout en rayons de soleil.

Il y a d'autres points sur lesquels l'exemple de Marguerite peut nous encourager et fortifier notre foi. Sa vie entière fut une prière exaucée. Elle ne fut *si sage* que parce qu'elle demandait au Saint-Esprit la sagesse. Elle ne dompta la tentation que parce qu'elle savait la puissance du nom de Jésus et qu'elle s'en servit pleinement. Si elle fut pure, ce fut parce qu'elle se garda elle-même, grâce à la communion quotidienne, en contact étroit avec le Dieu de toute pureté. Elle se fraya un chemin vers la sainteté à travers les minuties de l'existence.

Marguerite Sinclair naquit et fut élevée dans l'atmosphère trouble d'une ruelle ouvrière, tandis que sainte Thérèse de Lisieux respira dès l'abord un air pur, mais elles restent des âmes sœurs. Le même parfum d'innocente simplicité les enveloppe, le même amour brûlant de Dieu les con-

sume, la même abnégation, le même zèle des âmes les a marquées : « C'est une autre Petite Fleur, a-t-on dit; c'est une petite violette blanche que la Pauvre Clarisse. »

Une âme rayonnante. « Rien ne peut rendre cette figure blonde et pâle à l'angélique expression. C'était à la sainteté la plus intense que visait cette humble et simple enfant. On sentait les abîmes insondables de cette candide gravité, la droiture et la pureté qui gagnent le Royaume des cieux même en ce monde. »

Enfant aux traits suaves qui ne s'irrita jamais d'une correction; petite ouvrière simple qui se sanctifia et sanctifia les autres par une vie quotidienne parfaite, consciencieuse pour ses devoirs d'état, et donnant à Dieu son dû; tourière des Pauvres Clarisses qui, devenue une malade, haletait sans perdre son sourire au point que les infirmières croyaient à la présence visible des anges près de ce lit de mort, c'était la même Marguerite, un petit rayon de lumière envoyé par Dieu

pour donner de la joie au triste monde.

Il appartient à l'Église seule de se prononcer sur la sainteté de ses enfants, mais chaque jour et de tous les points de l'horizon arrivent des récits de grâces merveilleuses, de conversions, de guérisons obtenues par l'intercession de Marguerite. Ils sont examinés par le Comité compétent et ne seront pas rapportés ici. Je ne citerai qu'un menu fait, parce qu'il est gracieux comme un conte de fées et s'accorde si bien avec la physionomie de Marguerite :

Deux petits enfants d'Edimbourg, aussi pauvres que Marguerite, regardaient les aéroplanes qui, en été, enlèvent pour quelques minutes dans les airs leurs passagers. De toutes les forces de leurs petites âmes, les enfants auraient bien voulu monter, mais le billet coûtait cinq shillings. Cinq shillings! C'était une fortune. On ne rassemble pas une telle somme et, l'eussent-ils possédée et surtout dépensée, ils auraient été à coup sûr fouettés par leur maman.

Mais un jour il leur vint une idée merveilleuse : « Prions Marguerite Sinclair. Tu sais bien comme elle était bonne pour les petits à la balançoire? » Les enfants partirent pour l'église, s'agenouillèrent, récitèrent trois « Je vous salue, Marie » et « Marguerite Sinclair, priez pour nous ». En sortant, ils rencontrèrent une de leurs maîtresses : « Mademoiselle, implorèrent-ils, voudrez-vous nous donner trois sous pour entrer à l'aérodrome? » La demoiselle leur donna donc à chacun les trois sous et ils partirent heureux.

Mais ce n'était pas tout que d'entrer sur le terrain; on était encore loin de cinq shillings! Cinq? non, dix, puisqu'ils étaient deux. Et ils se tenaient là debout, leurs petits cœurs déjà dans les airs et leurs corps, hélas, sur la terre.

Tout à coup, un monsieur qui passait s'arrêta : « Est ce que cela vous plairait de monter dans l'aéroplane? » *Si cela leur plairait*? Mais sans nul doute! Il tira de sa poche deux

billets : « Je les avais pris pour mes deux enfants; ils pleurent et refusent de monter. Tenez! » Et il plaça les billets dans les impatientes petites mains et s'éloigna.

Marguerite avait bien joué et les petiots s'envolèrent.

CHAPITRE II

L'ENFANCE

« Voici votre tabouret; c'est là que reposent vos pieds et là que vit ce qu'il y a de plus pauvre, de plus humble, de plus déshérité.

« O Maître poète, je me suis assis à vos pieds. Laissez-moi seulement me faire une vie simple et droite, comme une flûte de roseau que vous emplissiez de votre musique. »

R. T.

Marguerite Sinclair naquit à Édimbourg, le 29 août 1900. Son père, André Sinclair, faisait partie du service de la voirie. Sa mère, Élisabeth Kelly, était native de Dundee. André Sinclair n'était pas catholique. Élisabeth le convertit, et il abjura quelques mois avant leur union.

Madame Sinclair était une bonne mère de famille catholique. Lorsque Marguerite sera près de mourir au sanatorium de Warley, elle racontera comment leur mère, pen-

dant le bain des petits, traçait avec respect le signe de la croix sur leur cinq sens en disant : « Puissiez-vous ne jamais offenser Dieu ! »

Marguerite fut la seconde fille et le troisième enfant. Elle naquit dans une maison sise à Middle Arthur Place, mais sa famille émigra bientôt à Blackfriars Street, sur la paroisse Saint-Patrice.

Blackfriars Wynd, comme s'appelait encore récemment cette rue, tenait son nom de l'ancien monastère de Frères Noirs ou Dominicains qui s'élevait, avant la Réforme, sur les terrains mêmes de l'ancien hospice. Ce n'est plus qu'un des coins sordides d'Édimbourg, alors qu'il y a quatre siècles c'était un des quartiers les plus aristocratiques de la cité. Il reste toutefois plein de souvenirs historiques. A l'est de la rue, se trouvait le palais de l'archevêque Jacques Beaton, occupé plus tard par son neveu, le cardinal, qui reçut plus d'une fois Jacques V dans ses demeures. Le Régent Morton, de

désagréable mémoire, avait là une maison qui subsiste. Le Wynd fut le point de ralliement du fameux combat de partisans entre Arran et Angus.

Plus remarquable peut-être encore le fait que, dans les temps anciens, Blackfriars Wynd posséda la maison de ville de la haute lignée des Saint-Clair, comtes de Orkney et de Rosslyn, famille qui atteint à son apogée dans la personne du comte Guillaume. Sa dame était escortée de soixante-quinze demoiselles d'honneur, dont cinquante-trois sortaient de la noblesse; elles étaient toutes vêtues de velours et de soie et parées de chaînes d'or. Lorsque cette grande dame sortait — elle dut trouver le Wynd bien étroit pour sa suite —, elle était accompagnée de deux cents chevaliers armés et, à son retour, à la tombée de la nuit, de quatre-vingts pages, tous de noble naissance, qui portaient des torches. Sa Grâce eût été fort étonnée d'apprendre que, bien des siècles plus tard, lorsque tout ce voisinage serait déchu

de son fier renom, l'humble fille d'un boueur municipal projetterait sur le nom des Sinclair un éclat plus vif que celui des jours les plus glorieux. « Car la noble chevalerie du cœur peut être l'apanage de celui qui marche nu-pieds ou en guenilles, tandis que, sans elle, fût-on vêtu somptueusement, il n'est plus de noblesse (1). »

« Marguerite, dit sa mère, fut toujours une enfant sage et sensée. » Elle ne pensait point à elle, préoccupée qu'elle était de servir les autres. « Je voudrais être une grande fille, maman, pour vous aider », disait-elle quand elle avait trois ans. L'ouvrage ne manquait certes point dans ce petit intérieur, car les bébés se suivaient de près, et il y en avait déjà cinq, lorsque Marguerite exprimait son désir d'être une grande fille.

Quand elle eut environ cinq ans, elle alla avec sa sœur Bella, son aînée de deux

(1) Kenelm Digby, *The Broad Stone of Honour*. Il semble qu'il y a dans le rapprochement de ces noms plus qu'une pure homonymie. (*Note du traducteur.*)

ans, à l'école catholique de Sainte-Anne, dirigée par les Sœurs de la Merci. C'est André, plus jeune de deux ans, qui fut le premier à les rejoindre. Il adorait Marguerite, et Bella se plaignait de ce qu'il ne les quittât pas un instant : « Pauvre mignon, disait avec pitié Marguerite, il n'a pas de petits garçons avec qui jouer ! Laisse-le venir. »

Bien que la cadette, Marguerite dépassa bientôt sa sœur à l'école. Elles étaient dans la même classe, et c'était pourtant Marguerite qui aidait Bella pour ses leçons. « Elle était si bonne pour moi, si attentive, si charitable, que je ne crains pas de dire qu'à l'école personne ne l'égalait. »

Ses compagnes rappellent son entrain. « Elle riait toujours, et toujours elle était prête à s'amuser. Elle parlait souvent de jeux, de natation, comme aussi de confession et de communion... Elle avait pour chacune une bonne parole... Jamais elle n'essaya de faire triompher son goût dans

les jeux et, fût-elle engagée dans une partie, au moindre signe, elle abandonnait tout pour rendre service. » Il semble bien que nous saisissons ici sa marque propre, aussi bien au foyer qu'à l'école.

Les maîtresses de Marguerite n'ont rien de spécial à signaler, sinon qu'elle était une enfant sage et docile qui ne s'irrita jamais d'une correction et ne donna jamais de peine : « une enfant qui s'efforça de servir Dieu et de pratiquer sa religion ». Elle travaillait ferme pour progresser. L'une de ses maîtresses se la représente encore avec *son teint pâle, son expression très douce, une vraie petite souris à grands yeux.* Sa pâleur venait peut-être du régime un peu maigre de la famille Sinclair. A cette époque, il y avait six enfants à vêtir et à nourrir, et l'aîné n'avait pas encore quatorze ans. Il était malaisé, même avec la plus stricte économie, de joindre les deux bouts, et la situation devint plus difficile encore lorsque celui qui gagnait le pain tomba malade

et passa trois mois à l'hôpital. Un jour, Marguerite dut se rendre à la messe sans bas, et après un frugal déjeuner; elle s'évanouit à l'église. La personne qui lui porta secours ne put que dire : « Cette enfant n'est ni assez vêtue ni assez nourrie. »

Madame Sinclair tomba elle-même gravement malade; elle garda, de préférence à la fille aînée, Marguerite, âgée de dix ans, pour l'aider. « Elle était si sage, dit la mère, si obligeante! Et si discrète! Jamais elle ne souffla mot à l'extérieur de ce qui se passait à la maison. « Maman, ne dites pas : « Veux-tu faire ceci? » mais « fais-le ». Elle insista toujours sur ce point.

Quand elle eut dix ans, Marguerite fit sa première communion. Elle y fut préparée avec les autres enfants de Saint-Patrice, par le Père Georges Bennett, maintenant évêque d'Aberdeen. En cette occasion encore, la silencieuse petite fille garda pour soi ses secrets, et ne fit rien remarquer en elle. Elle dira souvent plus tard, rapporte André,

que ce fut le plus heureux jour de sa vie, mais n'en livrera aucun détail. Sa sœur aînée, Isabelle, fit en même temps qu'elle sa première communion, et toutes deux furent confirmées ensemble par Mgr Smith. « Oh! elle était *vraiment* heureuse ce jour-là », dit sa sœur.

Lizzie, la plus jeune des filles, allait aussi à l'école. C'était une petite créature frêle et, suivant son propre aveu, *effrontée*. « Bella ne voulait pas que je l'ennuie », et c'était Marguerite qui endossait toutes les difficultés. Elle était une tendre petite maman pour la petite sœur, l'éveillant le matin, lui faisant sa toilette, l'habillant, et lui mettant de côté ses petits sous — bien rares — afin de lui acheter un beau ruban pour ses cheveux. Lorsque les enfants sortaient pour la récréation, Marguerite attendait Lizzie, qui était avec les petits, et lui donnait tout son temps, bien qu'elle eût préféré jouer avec celles de son âge et qu'elle excellât même au jeu. Les jours de froid,

elle demandait la permission d'emmener sa sœur dans une des salles de classe, ou bien la faisait courir pour la réchauffer. Quand le froid était trop rigoureux et que la petite tremblait, elle la prenait sur ses genoux et cachait les deux petites mains glacées dans sa blouse pour les réchauffer à son cœur. « J'étais surprise, dit Lizzie, de la chaleur qui venait du corsage de Marguerite. »

Même lorsque Lizzie eut grandi, Marguerite continua ses soins maternels. « Elle me recommandait d'avoir toujours l'air heureux, quelle que fût ma tristesse, car une figure heureuse, disait-elle, rend les autres heureux. Elle me faisait apprendre toutes mes leçons à la maison et même m'aidait à résoudre les problèmes des classes supérieures... Elle fut une seconde mère pour moi, et comment ne pas l'aimer pour ses manières si douces? Je me suis toujours imaginé qu'elle était l'aînée de Bella, car elle était moins impulsive et savait mieux

ce qu'elle voulait. Elle observait souvent les Sœurs récitant leur rosaire dans les cours, et louait devant moi la beauté d'une vie de prière. »

Quand vint pour Lizzie l'époque de la première communion, les finances de la famille ne permettaient pas de songer à l'achat d'une robe blanche neuve. Marguerite s'offrit sans tarder : elle en faisait son affaire. Elle réussit si bien — car c'était une enfant aux doigts habiles — que la petite fille fut aux anges.

Bella raconte qu'elles avaient accoutumé de jouer dans une cour où il y avait des balançoires. Quand les petites Sinclair s'y amusaient, d'autres enfants, moins bien partagés, s'arrêtaient pour les regarder avec des yeux d'envie. Marguerite était la première à les remarquer. « Donnons-leur à chacun vingt coups de balançoire, disait-elle. Cela leur fera plaisir. » Et Bella les vit souvent parler ensemble en désignant du doigt Marguerite, « Voyez-vous cette fille?

C'est une très gentille fille; elle nous a balancés. »

En matière de camaraderie, Marguerite avait ses idées à elle. Elle évitait les enfants mal élevés. Un jour qu'elle revenait de faire une commission et touchait déjà le seuil de la maison, un petit garçon d'à peu près son âge, qui jouait dans la rue, la saisit par le bras et lui dit : « Ma petite chérie! » Marguerite rentra brusquement, déposa son paquet sur la table et vite ressortit. Quelques minutes après, elle revint, assez rouge et essoufflée. « Qu'y a-t-il ? demanda la mère. — Il ne me le répétera pas deux fois, dit Marguerite avec fermeté; je lui ai donné une bonne leçon. » Et son visage était très grave, mais, dès qu'on eut commencé de rire, elle se prit à rire elle aussi. Et comme son père continuait à la plaisanter sur son aventure : « J'avais pourtant raison », disait-elle en souriant.

« Elle économisait ses petits sous, car nous n'avions pas souvent un penny, dit

Bella, et c'était pour acheter un petit cadeau de Noël à nos parents. Elle se le procurait habituellement au bazar à un sou et, si modeste qu'il fût, notre père et notre mère en étaient ravis. » Lorsqu'il y avait mission, Marguerite au retour racontait les beaux sermons et les belles histoires du prédicateur. Quand revenait le Carême ou Noël, elle marquait sur une petite feuille de papier tous les *Ave Maria* qu'elle récitait. Elle en comptait ainsi mille, dix mille même, pour offrir à l'Enfant Jésus un petit présent. Elle profitait du lever matinal jusqu'à l'heure de la classe pour en dire un bon nombre, et quand elle atteignait un chiffre respectable, elle se sentait toute heureuse. « Qui gardera le plus longtemps le silence? » disait-elle parfois. C'était pour réciter quelques *Ave* de plus. Était-elle tentée de rire durant les prières, elle se rappelait alors, me confia-t-elle, notre divin Sauveur couronné d'épines, et cette image la rendait sérieuse. »

Elle voulait visiter toutes les églises à Noël, afin de voir où l'Enfant Jésus était le mieux. Elle faisait brûler de petits cierges, mais après, à l'école, on n'avait plus de sous. Pour faire pénitence, elle buvait son thé sans sucre et mangeait son pain sans beurre, ou gardait le silence devant une contradiction. Elle se montrait très charitable pour les pauvres aveugles et les chanteurs de rue et, s'ils étaient jeunes encore, Marguerite disait : « Je suis sûre qu'ils travailleraient, s'ils le pouvaient, mais peut-être qu'ils ne peuvent avoir de l'ouvrage. En tout cas, si l'on donne pour l'amour de Dieu, tout va bien. »

Elle se précipitait de l'école pour aider sa mère. Il plaisait à Madame Sinclair de recevoir les services de cette enfant. Lorsqu'elle se rendait, le soir, à une réunion de couture à Canongate, réunion organisée par les Auxiliatrices du Purgatoire, ses enfants lui ménageaient, pour le retour, des surprises. « Je vais arranger la chemi-

née, je vais laver le parquet, disait Marguerite », et Jean se mettait de la partie. Le souvenir de ces soirées les amusèrent longtemps. Jean s'affublait d'un vieux tablier, mais André réussissait mieux que lui au nettoyage. Jean prenait sa garde près du bébé, mais quand le marmot pleurait, Jean pleurait aussi, car, raffolant de lecture, le gardien ne pouvait plus continuer son histoire. Les jours de pluie, André se saisissait d'une longue chemise blanche, d'une serviette, et se déguisait en nonne. « Quelle charmante religieuse c'eût été ! » disions-nous. D'autres fois, il faisait le prêtre, célébrait la messe, nous donnait ses bénédictions, mais notre mère aimait moins ce jeu, parce qu'il lui semblait moins respectueux. La religieuse, cela lui était égal, pourvu qu'on ne fît pas de sottise. »

Petits tableaux d'une vie de famille où la pauvreté n'empêchait pas la joie. « Notre père et notre mère étaient pour nous comme un frère et une sœur aînés », dit Bella. Le

père les emmenait tous pour les Quarante Heures à diverses chapelles, dont ils ignoraient le chemin, à Leith, Portobello, Dalkeith, Slateford, etc..., et leur laissait le temps de réciter un chapelet. Il leur découvrait toujours la bonne place, pour qu'ils pussent voir l'autel. Marguerite était un modèle de recueillement : « Si ce n'était pas si loin, disait-elle au retour, j'irais bien toute seule. »

Plus tard leur mère leur raconta comment leur père, qui devait commencer son travail à cinq heures et demie, était forcé, les jours qu'il communiait, d'attendre à jeun jusqu'à sept heures et demie, heure de la messe. Un ou deux autres catholiques, employés à la voirie, ne trouvaient aucun mal à fumer un peu dans leurs voitures en attendant, mais Sinclair, lui, ne se le permettait point par respect et esprit de sacrifice.

« Notre père était si bon ! dit Bella. Il remettait tout son argent à maman et n'en

gardait que pour s'acheter du tabac... Notre mère ne ressemblait pas à certaines de ses voisines qui se font des toilettes et négligent leurs enfants. Quand notre père avait mis un peu d'argent de côté — car son obligeance lui attirait bien des pourboires — il disait à maman : « Je suis sûre que tu pourrais en faire bon usage. A quoi bon le mettre sous clé? — Eh ! bien, j'achèterai quelque chose pour les enfants. — S'il te plaît, achète-toi quelque chose et laisse les enfants tranquilles. »

A quoi Madame Sinclair n'obéissait guère. Elle ne portait que du noir, et ce ne fut que lorsque ses filles furent grandes qu'elle se décida à porter des robes moins sombres. Bref, Marguerite pouvait bien dire : « Les Sinclair sont tous plus riches que nous, mais nous avons le trésor des trésors, le plus précieux bonheur, nous sommes catholiques et possédons un si bon père, une si bonne mère! »

Quelqu'un, qui s'intéressait à la famille,

apprenant que le plus jeune fils était malade, vint un dimanche matin, vers midi, s'informer. Il fut frappé de la distinction et de l'esprit de famille qui régnaient dans cet intérieur. Madame Sinclair, très touchée de la bonté du visiteur, le fit asseoir, et ils s'entretinrent longuement. Elle lui dit qu'elle n'aimait pas le quartier et eût préféré de meilleurs entourages, mais les temps étaient durs et ils ne pouvaient affronter les frais d'un déplacement. Il fallait, maintenant que les filles grandissaient, leur donner leur chambre à part. Et pourtant ce n'était pas rien que trois pièces pour des gens de leur sorte. L'extrême importance qu'elle attachait à ce point — souci rare dans le pays — impressionna le visiteur. En venant, ce dernier avait rencontré un ami qui lui avait donné cinq livres pour l'aumône qu'il jugerait nécessaire et bien placée. Il en préleva une livre et l'offrit à Madame Sinclair, dont la gratitude le toucha. Plus tard, il aperçut à une réunion de Saint-Patrice les deux

jeunes filles avec leur mère, et observa une fois de plus leur grâce et leur distinction.

« Marguerite, dit sa sœur, eut toujours une mise irréprochable à l'école : elle aimait à être propre et soignée. » Plus tard elle eut du goût pour les belles toilettes ; elle excellait à en faire pour elle-même et pour les petits. Avant de quitter l'école, elle fut pendant quelque temps, après les heures de classe, commissionnaire d'un magasin de fantaisies, mais quand les *commissions* ne consistèrent plus qu'à nettoyer escaliers et corridors, l'enfant revenait si épuisée que la mère dut y mettre ordre. Le travail des deux jeunes filles allégea la marche de la maison et adoucit les atteintes de la pauvreté.

Les deux sœurs, encore écolières, avaient assisté plusieurs fois la semaine à des cours ménagers. Marguerite y obtint des certificats qui lui permirent de suivre l'école supérieure de Atholl Crescent, qu'elle apprécia grandement. N'oublions pas qu'elle se signalait aussi à la course et à la nage, car elle était sportive.

CHAPITRE III

AU TRAVAIL

« L'amour est une infinie compassion pour les tristesses des autres ; le bonheur est un grand amour et un grand dévouement ; la bonté prend les petites choses de la vie pour y cheminer avec droiture. »

O. S.

Lorsque Marguerite quitta l'école, elle se mit comme apprentie au vernissage. Elle était la seule apprentie, et le commis s'esquivait souvent, la laissant en face d'une besogne double. Ce surcroît lui était lourd, mais en définitive il lui fut utile, car elle se fit la main au travail. Quand la guerre éclata et que les affaires déclinèrent, la maison fut obligée de se fermer, mais le patron présenta Marguerite à la *Société Écossaise d'ameublement* comme une ouvrière excellente et digne de confiance. Pour son

âge, elle était grande, et son premier patron lui suggérait amicalement, au départ, de se coiffer comme une femme : « Cela vous fera paraître plus âgée, et vous aurez meilleur salaire. »

Un petit incident de ce premier temps d'apprentissage mérite d'être relaté. Marguerite trouva un jour cachée dans des rebuts, à l'atelier, une belle image de Notre-Dame. Elle l'épousseta et la suspendit dans le coin où elle travaillait. Chaque jour, à son retour, elle constatait que l'image avait disparu et qu'on l'avait cachée, mais chaque jour aussi elle la reprenait, l'époussetait — en murmurant sans doute une salutation à la Mère de Dieu — et la replaçait. Le duel silencieux dura jusqu'à son départ.

La petite apprentie avait de sages distractions dans le cercle même des œuvres paroissiales. Elle aimait beaucoup la danse et, ainsi que son frère André, elle dansait bien. « Notre mère nous conduisait aux danses

anciennes, telles que valses et quadrilles. Lorsque André, Marguerite et moi y allions sans notre mère, à tour de rôle nous avions André comme cavalier; il passait de la sorte sa soirée, à moins que Marguerite ne lui conseillât d'inviter quelqu'une de ses amies. Et nous revenions toujours ensemble. Marguerite l'aimait beaucoup, car il était bien dans son genre. »

On plaisantait souvent sur l'inséparable famille des Sinclair. « Dès que vous en apercevez un, vous êtes sûr de voir l'autre. » Marguerite répondait en riant : « C'est une habitude. » Leur mère confessait même que l'un ne pouvait sans l'autre monter seulement la rue. Quand les filles étaient ensemble, Marguerite vantait avec joie cette concorde familiale. « Regardez cette nombreuse famille, disait-elle, comme ils pourraient être heureux, unis comme nous, mais ils ont chacun leurs petites affaires. Ils ne se douteraient guère que nous nous amusons tant dans notre petit groupe, au

lieu de chercher toujours de nouveaux amis dont on est rarement satisfait. »

Au retour de la danse, elle récitait toujours son chapelet malgré la fatigue. « Je me suis bien amusée et il faut maintenant donner à Dieu sa part. Voyez, pendant que nous dansions, combien de religieux étaient debout, priant pour nous, et combien d'âmes Dieu a rappelées à Lui, durant ces heures! »

Le soir, quand elle revenait du travail, Marguerite ne passait pas devant l'église qu'elle n'y entrât pour une courte visite au Saint-Sacrement. Parfois elle y restait trop longtemps, et sa mère, qui n'aimait pas voir les jeunes filles dehors si tard, la grondait. « Pourquoi devez-vous être de si bonne heure à la maison? lui disaient ses amies. Je ne supporterais pas cela. — La maison est notre meilleur endroit », répondait Marguerite avec son calme sourire.

« Je ne sais, raconte Bella, comment elle s'instruisit de toutes les vies des Saints,

mais elle ne tarissait plus lorsque nous étions seules. Je sais qu'elle aimait à se procurer les petites brochures exposées au Sacré-Cœur, à Lauriston (église des Pères Jésuites)... Souvent, le soir, dans notre chambre, je la suppliais de me faire la lecture. « Comprends-tu? » interrompait-elle, lorsqu'il y avait des grands mots. Et, si besoin en était, elle expliquait, mais sans aucune pédanterie. Je me suis souvent demandé si j'aurais eu autant de charité à sa place, car peu de sœurs cadettes sont aussi charitables que le fut Marguerite à mon égard. »

Ces lectures du soir n'étaient pas aussi goûtées du père, qui devait se lever de bonne heure pour le travail. Il frappait souvent à la cloison et nous enjoignait d'aller au lit. Marguerite lui demandait parfois de la réveiller, afin qu'elle lui préparât le thé et aidât un peu sa mère avant de se rendre à l'église, mais parfois aussi elle était si lasse qu'elle restait au lit jusqu'à l'heure de

la messe. De quoi son père la taquinait.

Lorsque les deux jeunes filles étaient sorties pour les cours du soir ou la bénédiction du dimanche et ne rentraient qu'après la récitation en famille du chapelet, Marguerite tenait à le dire avant de gagner son lit. Elle prenait le gros livre de prières de son père, livre qu'elle aimait beaucoup, et disait : « Que demanderons-nous pour ce soir ? » Or, dit sa sœur, il y avait une prière pour demander notre purgatoire sur terre qu'elle ne voulait jamais réciter. Je lui demandai un soir pourquoi. « J'ai peur que Dieu ne fasse de moi un fardeau pour papa et maman. Autrement j'aimerais à faire mon purgatoire sur terre. Mais je sais qu'ils se tueraient au travail pour me guérir, et cela ne me va pas. » Les prières achevées. elle faisait un peu de couture et se remettait à prier. Des voisins, dont les fenêtres dominaient celles de la chambre à coucher des jeunes filles, ont dit combien ils s'édifiaient de la piété des deux sœurs.

Aucun des Sinclair n'avait la plume facile. Quand le père et le frère aîné partirent à la guerre, la correspondance de la famille échut, comme de juste, à Marguerite. Les idées ne venaient pas, et le jour de courrier ressembla parfois à un jour de pénitence. Un soir que Marguerite restait la plume en main, devant sa table, la mère se retourna assez vivement pour apercevoir sa fille qui rognait un bon morceau du papier à lettre. « C'est ainsi que tu écris à Jean? Ah! je te connais maintenant! » Marguerite fut décontenancée. « Vous vous êtes retournée trop tôt... Je l'ai fait bien souvent déjà. Eh! bien, je vais recommencer. Faut-il dire à Jean ce que j'ai fait? »

La ponctuation n'était pas le fort de Marguerite, et longtemps on retint à son discrédit une carte postale envoyée à son père : « Que Dieu vous garde de votre femme aimante. » Quand le père revint, il exhiba le document : « Voulez-vous lire cela, mademoiselle? » Marguerite lut : « Que

Dieu vous garde! De votre femme aimante. Qu'est-ce qu'il y a? » Et il fallut lui montrer les méfaits d'une virgule absente.

« Durant la guerre, dit Bella, une vieille dame qui habitait au dessous de chez nous et avait une respectable correspondance, demanda à maman si quelqu'un d'entre nous ne pourrait l'aider et lui servir de secrétaire. Maman lui envoya Marguerite. Or Marguerite pensait que la vieille voisine voulait écrire des lettres très simples, comme celles de maman, mais quand l'épistolière commença, elle employa de si grands mots que la secrétaire ne savait trop comment les orthographier. « C'est très humiliant, disait Marguerite, car je suis jeune et nous avons eu une bonne instruction. Il n'en était pas de même dans la jeunesse de cette dame et beaucoup de gens n'allaient pas à l'école du tout ». Néanmoins, quand la vieille dame tomba malade, Marguerite lui rendit visite à l'hôpital. »

« Marguerite, dit le Père A., S. J., ne

dépassait pas la moyenne intellectuelle des enfants de son âge et de son milieu. Un bon nombre de ses petits coloriages, une vue de Loch Lomond, quelques fleurs, l'apparition de Lourdes, lui font plutôt honneur, car elle n'avait eu aucune leçon et ses couleurs étaient bien grossières. Ses lettres et ses notes sont grammaticalement incorrectes; l'orthographe est parfois en défaut, mais elles montrent une profondeur de pensée et d'intelligence de nos saints mystères bien supérieure à la moyenne des jeunes filles, même cultivées, de son âge. »

Pendant la guerre, les deux sœurs avaient leur petit morceau de jardin où elles travaillaient chaque soir. Marguerite ne connaissait pas du tout le jardinage; elle gagna pourtant un prix. « Tout lui réussit », disaient les autres.

Voici encore quelques menus souvenirs qui nous laisseront entrevoir l'âme tendre et aimante de cette petite ouvrière qui ne

pensait à rien moins qu'à soi et menait sa vie de pureté devant Dieu.

Elle disait à sa sœur : « Si tu crois avoir fait de la peine à maman, offre-toi pour quelque petit service ; après le thé, demande-lui si tu ne peux faire la vaisselle pendant qu'elle se reposerait. »

Le dimanche était le seul jour où Marguerite pût faire en paix son action de grâces à la maison. Elle vouait donc à peu près tout son temps à des exercices de piété et, dans le calme de la chambre à coucher, elle restait en méditation.

Au son de l'Angelus ou de l'élévation, elle interrompait son ouvrage et faisait signe aux autres.

Marguerite connut les difficultés et les épreuves propres à une jeune fille de son âge et de sa condition. Et Bella nous rapporte qu'au moment de la tentation, elle prononçait dix fois lentement le nom de Jésus, en pensant à la puissance du nom sacré, et la tentation s'éloignait.

Certains soirs, les deux jeunes filles se rendaient au couvent des Auxiliatrices du Purgatoire, à Drummond Place, pour raccommoder les ornements de la Cathédrale. Marguerite, qui était adroite aux travaux d'aiguille, apprit un peu de broderie et, à sa grande joie, fut choisie pour réparer la dentelle du rochet épiscopal. Lorsqu'elle venait pour reviser les linges d'autel, jamais elle ne choisissait le travail le plus facile. Elle se prêtait à tout et acceptait volontiers qu'on la conseillât. Elle aimait qu'alors on s'entretînt de la vie de Notre-Seigneur, de la Bienheureuse Vierge et des Saints, et « bien qu'elle ne sût rien, dit une sœur, de la vie religieuse, on voyait clairement avec quelle force Marguerite était attirée vers une vie cachée de prière ».

Parfois les religieuses parlaient de leurs travaux dans les missions. Ces sortes d'entretiens captivaient Marguerite, car elle était membre de la Propagation de la foi et versait fidèlement sa cotisation. Elle recueillait

aussi des timbres pour les missionnaires. « Nous achetâmes, dit Bella, trois bébés. Les nôtres étaient jaunes ou bruns, je ne sais trop, mais celui de maman était tout à fait noir. Marguerite voulait les appeler tous les trois Thérèse, car elle avait une grande dévotion pour la Petite Fleur de Lisieux dont elle exaltait sans cesse la simple et sainte vie. Voici quelle prière elle avait coutume de lui adresser : « O Dieu, qui avez enflammé de votre Esprit d'amour l'âme de votre servante Thérèse, accordez-moi de vous aimer et de vous faire grandement aimer. »

Elle mettait de l'argent dans le tronc de saint Antoine et en envoyait à une œuvre d'orphelins. Il est une prière qu'elle récitait souvent : « O dévoué saint Antoine, vous dont le cœur est toujours plein d'aimante sympathie, murmurez mes prières à l'oreille de l'Enfant Jésus qui aimait à s'attarder entre vos bras. »

Lorsque les deux aînées eurent commencé

de travailler, elles commencèrent aussi à prendre chaque été des vacances. La première année elles allèrent à Dundee, où elles avaient des parents; la seconde — Marguerite avait alors dix-sept ans — elles se rendirent à Rosewell, et ce furent, disait-elle, ses meilleures vacances.

Rosewell est un petit village minier tout proche de la fameuse chapelle de Roslin, bâtie au quinzième siècle par les Sinclair de Rosslyn à la gloire de Dieu, et pillée au dix-septième par la sainte canaille d'Edimbourg à la gloire de leur Église. Comme chapelle privée, elle survécut aux ravages de Knox et de sa tourbe, et résista plus longtemps que la plupart des lieux de culte catholiques, mais elle est maintenant aux mains des protestants. Les descendants de ceux qui avaient prodigué leurs richesses et leurs labeurs pour dresser là un monument qui fût un joyau du Saint-Sacrement, ont été chassés, comme leur Maître, par des intrus, mais naguère encore il Lui rendaient

honneur dans une grange délabrée, sur l'emplacement même du Rosewell actuel. Des anciens se rappellent les messes qu'on y célébrait et le parapluie qu'on tenait ouvert sur la tête de l'officiant. Une minuscule dépendance servait à tour de rôle de confessionnal et d'écurie pour le cheval du prêtre. Quand y vinrent les Sinclair, une école-chapelle avait été bâtie et on y célébrait la messe chaque matin.

« De vraies vacances, répétait Marguerite ! » En effet, ils habitaient un petit cottage en plein cœur du pays. « Un vrai paradis, loin des tramways et des autobus ; un silence total, à part le chant des oiseaux et le bruissement des arbres sous la brise. » Marguerite disait à Bella : « N'est-ce pas délicieux ? Dieu n'est-il pas bon et admirable ? » Et elle soupirait comme quelqu'un qui veut s'enfuir vers un séjour de paix éternelle.

Les jeunes ouvrières vivaient avec un vieux ménage dans cette humble maison ;

sur une grande propriété située à plus d'un mille des plus proches voisins. Elles arrivaient le samedi soir, défaisaient leurs paquets, prenaient le thé, et Marguerite partait en quête de la chapelle pour s'informer de l'heure de la messe. En revenant, elle suggérait à Bella de communier tous les jours de vacances, mais Bella regimbait : « La messe, soit, mais la communion, non, car je n'en suis pas digne. — Est-ce que c'est le diable qui te met cela dans la tête? repartait l'autre. Tu communies le premier vendredi, le samedi, le dimanche, quelques autres fois encore, pourquoi pas tous les jours de la semaine? » Bella ne se rendait pas, mais Marguerite la sermonna si bien qu'elle finit par la convertir. « Depuis nous ne manquâmes jamais un seul jour. Dès qu'on commence, on ne peut plus s'en passer. » Et c'était grâce à la chère petite Marguerite. « On ne va pas communier parce qu'on est bon, disait-elle, mais parce qu'on essaie de l'être. »

« Après le déjeuner, Marguerite s'asseyait ou s'agenouillait dehors au grand air pour réciter son action de grâces. Jamais elle ne parut fatiguée. Elle parlait souvent de la Sainte Famille, de leur pauvreté et de leur bonheur : « Songe à ce que doit être la vie au couvent, lorsque la vie à la campagne est si bonne. » Vous eussiez dit qu'elle avait découvert un grand trésor. « Comme on est bien ici, loin de tout le bruit du monde et de toutes ses tentations ! »

Il fallait, pour les besoins du ménage, tirer l'eau d'un vieux puits distant d'une cinquantaine de mètres. Les deux jeunes filles s'y rendaient donc en chantant, de tout leur cœur, dans l'air pur du matin, les cantiques qu'elles savaient le mieux. Puis elles faisaient pour les deux vieilles gens la vaisselle et la plus grosse partie du ménage. Aussi, lorsque Madame Sinclair s'en venait avec Lizzie pour voir *toute cette magnificence*, la vieille dame éclatait en louanges. Elles ne lui laissaient plus rien

à faire; c'étaient deux vraies filles! Ah! que Madame Sinclair était heureuse! Le magasin du village était à plus d'un mille; elles y allaient tous les jours pour ses commissions, « chantant, la main dans la main, comme deux enfants heureux ».

« Marguerite nous conduisit, dit Lizzie, à son endroit favori. C'était là qu'elle s'asseyait avec Bella pour chanter le petit office des Enfants de Marie. Il y avait un cours d'eau enjambé par un petit pont de bois et protégé des ardeurs du soleil. »

Le seul regret de Marguerite était de n'avoir point de vraie église à Rosewell; rien que la petite chapelle-école! Quelques années plus tard, juste avant son entrée au couvent, elle eut la grande joie de voir Mgr Grey Graham poser la première pierre de la nouvelle église, dédiée à saint Matthieu, patron de Roslin.

CHAPITRE IV

FIANÇAILLES

« Tout est trop peu et ne suffit pas, quelles que soient vos faveurs, si ce n'est Vous-même; oui, quoi que Vous me révéliez sur Vous-même, que Vous me promettiez, aussi longtemps que je ne Vous vois pas ni ne Vous possède pleinement, mon cœur en vérité ne peut se reposer ni se contenter entièrement s'il ne repose en Vous, par-dessus tous Vos dons et toute créature. »

Imitation de Jésus-Christ, III, 21.

Durant l'été de 1919, les deux sœurs s'en furent à Bo'ness, nom donné par les habitants eux-mêmes à la petite ville côtière de Borrowstounness, sur l'embouchure du Forth. Quand on a rappelé que Jacques Watt essaya sa première machine à vapeur dans une des houillères maintenant épuisées de la localité, lorsqu'on a cité Bo'ness

comme un des plus anciens ports de l'Écosse, on a dit tout ce qui peut y intéresser un visiteur, et Marguerite devait à son tour être déçue. Le bruit, le vacarme..., c'était comme à Edimbourg, et elle aimait la pleine campagne. On leur offrit une chambre qui plut à Marguerite, car elle était férue de propreté, de netteté. Leur hôtesse les vint prendre à la gare et les emmena au thé avec sa belle-sœur, mariée à un protestant. Elles y rencontrèrent son neveu, P. L., un jeune homme qui venait d'achever son service militaire. Il était catholique, mais, comme sa tante, il avait cessé de pratiquer. Ce jour-là était un samedi, et le premier souci de Marguerite, cela va de soi, fut de s'enquérir de l'heure de la messe pour le lendemain. A son grand étonnement, personne ne put donner de réponse.

P. fut évidemment frappé par l'extérieur de Marguerite. « Elle avait, dit une de ses vieilles amies de classe, une jolie figure, et ses cheveux ondulaient naturellement » ;

mais le charme venait de la physionomie. « C'était une belle jeune fille et j'aimais à voir son sourire », dit une autre. Beaucoup de jeunes gens de son âge n'eussent pas été mécontents de lui *tenir compagnie,* mais elle s'y refusait. Ici cependant le cas était différent. P. ne vivait pas conformément à ses devoirs de catholiques et son âme était à sauver. Il demanda à Marguerite de sortir avec lui; elle accepta tout en insistant pour que Bella fût de la partie. Il leur acheta des bonbons, les promena autour de la ville pour visiter les docks, orgueil de la localité. Le dimanche suivant, il assista avec elles à la messe et causa ensuite longuement. Marguerite lui parla avec gravité, dit Bella; elle le reprit de ses expressions et de l'abus qu'il faisait du saint nom de Dieu. P. expliqua que c'était une mauvaise habitude, mais qu'il n'y mettait point de malice. Ce serait si dur de se corriger! Marguerite lui dit la peine qu'elle en éprouvait. Eh! bien, si elle voulait lui tenir compa-

gnie, il ferait franchement son possible pour s'amender.

« Je dois avouer, dit Bella, qu'il tint parole, car il tenait aussi beaucoup à ma sœur. » Et Marguerite ne permettait aucun délai. Lorsque les progrès furent tangibles, elle lui permit de rendre visite à son père et à sa mère. Elle l'engagea à se faire inscrire, estimant qu'il y trouverait beaucoup de secours, parmi les *Chevaliers du Saint-Sacrement*. P. réfléchit et obéit. Marguerite fut enchantée de ce geste et sa joie redoubla lorsqu'elle vit son ardeur de prosélyte. Les résolutions de P. tenaient ferme et le curé de Bo'ness pensait déjà de lui beaucoup de bien. Il l'avait enrôlé dans le chœur et mis à la tête des boys-scouts. Lorsqu'il apprit ses projets de mariage, le prêtre demanda à voir la jeune fille : « J'espère que vous êtes une bonne fille, car P. est un excellent garçon », et il s'informa si elle allait à la messe, etc...

Marguerite répondit au prêtre avec sim-

plicité, sans laisser soupçonner que c'était à son influence que P. était redevable de son zèle de néophyte.

Bien qu'elle eût averti plusieurs fois P. qu'elle n'avait pas l'intention de l'épouser, le jeune homme avait cru à une plaisanterie. Petit à petit, en dépit de ses propres inclinations, Marguerite adoptait une attitude qui ressemblerait fort à un engagement définitif. « Maman, disait-elle, autrement il pourrait perdre son âme. J'aimerais encore mieux faire mon sacrifice. »

L'été suivant, les deux sœurs prenaient leurs vacances, à la campagne, non loin de Bo'ness. P. partait donc à bicyclette et venait les voir. Il fit cadeau à Marguerite d'un médaillon et d'une chaîne, mais dans le médaillon il avait glissé sa photographie. Marguerite ajouta le portrait de sa mère afin sans doute de pouvoir le porter. « Parfois, raconte Bella, elle le mettait, et lorsque quelques jeunes filles, assez curieuses, la priaient de l'ouvrir, Marguerite se conten-

tait de sourire, en leur laissant ce soin. Toutes connaissaient notre mère, qui était toujours avec nous, mais elles ne connaissaient pas P., et jamais Marguerite ne les renseigna. Et tandis qu'elles essayaient de deviner, ma sœur les écoutait, mais jamais elle ne dit le fin mot. »

« Ce jeune homme était très gentil pour maman et papa et nous tous. A Bo'ness nous allions ordinairement avec lui au cinéma, mais non sans sa tante et ses amis. Jamais Marguerite ne me laissa aller avec lui. Parfois j'essayai de passer entre les mailles, mais dès que je lui faussais compagnie, elle se mettait à ma recherche. Mon père et ma mère pensaient que, si elle l'aimait, cela ferait un bon parti. Il était désormais bon catholique et plus d'une aurait pu se féliciter de l'avoir comme mari.

« Nous aimions, quand il faisait beau, à sortir pour la journée le samedi ou le dimanche. Maman aimait à faire des randonnées, sur l'impériale, dans la campagne

ou vers la mer, et Marguerite dénichait les beaux endroits qu'il lui serait agréable de visiter. Parfois P. arrivait, sans avertir, ces jours-là. « Il peut retourner chez lui, disait « Marguerite, car nous avons tout arrangé « pour sortir avec maman. » Notre mère offrait de remettre la partie, mais Marguerite eût plutôt déçu P. dix fois qu'une seule fois notre mère. Elle le laissait seul dans la chambre ou, si c'était possible, elle l'aiguillait vers Jean ou vers André. Mais Jean n'aimait pas ces manières, c'était une honte que de traiter ce garçon de la sorte.

« Ma mère fut heureuse lorsqu'il fallut prendre une décision, car Marguerite subissait une vraie crise, et maman avait commencé de s'en apercevoir. Une sorte de frisson la parcourait lorsqu'elle devait sortir avec P. « Tu devrais lui dire carrément que tu ne veux pas de lui, disait la mère. — C'est ce que j'ai fait, mais il menace de se détruire, si je l'écarte. »

« Quand elle était seule avec moi, elle se

prenait à pleurer en disant : « Oh! ma « chérie, c'est affreux! » J'essayais de la réconforter, mais elle me répondait : « C'est « très bien pour toi, mais tu ne sais pas « quel sacrifice ce serait pour moi. »

Les parents devenaient anxieux, mais ne savaient trop quel parti prendre. Elle était sage, et mieux valait la laisser à sa propre décision, sans intervenir, si peu que ce fût. « Elle pensait que de rompre tout à fait nous affligerait beaucoup, et, plutôt que cela, elle ferait le sacrifice, elle s'inclinerait, bien que ce fût pour elle un martyre. Maman lui demanda enfin pourquoi elle ne s'était pas dédite plus tôt. « Je pensais que telle était la volonté de Dieu et que je parviendrais à l'aimer. »

C'était sans doute l'acheminement mystérieux de son âme vers la vie religieuse qui tourmentait Marguerite. Désespérée, elle s'en vint trouver le Père A., jésuite, à qui elle s'était adressée en confession, et lui demanda s'il y avait péché à rompre des

fiançailles. Cela dépendait, répondit-il, des circonstances.

Le Père fut très touché de la simplicité parfaite de Marguerite et de son éloignement absolu de tout sens propre. Elle était assise au parloir de Lauriston, face à la lumière, et, malgré les larmes qui perlaient dans ses yeux, elle le mit au fait de tout ce qui s'était passé, avec un calme et une maîtrise étonnants. Beaucoup de jeunes filles eussent été nerveuses durant ce nécessaire interrogatoire; Marguerite se sentait complètement à l'aise. « Ce qu'elle avait fait pour P. était un grand acte de charité, mais, vu les circonstances, elle n'était tenue d'aucune façon à l'épouser. » Tel fut le verdict du Père A. Il lui conseilla néanmoins, à cause de sa jeunesse, d'y penser encore sérieusement, par crainte des regrets toujours possibles. La réponse de la jeune fille le convainquit : il ne pouvait guère être question de regrets, et Marguerite, grandement consolée et encouragée, revint chez elle et rédigea la lettre suivante :

« Cher P. ,

« Le temps change tout sur la terre, et si vous faites attention à ces premiers mots, le reste ne vous fera pas grande impression. Je dois vous dire que j'ai les mêmes idées que dimanche. Je désire réellement en finir, car je sais que je ne vous suis pas assez attachée. Vous comprenez; quand nous avons fait connaissance, c'était différent; parce que les circonstances le voulaient ainsi. Je fus plutôt émue par votre état qui n'était pas des meilleurs. J'ai fait ce que Dieu m'inspirait, vous aider, suivant mes petits moyens, à recouvrer la lumière. Depuis ce moment, Dieu et sa bienheureuse Mère ont dû vous combler de bénédictions, car vous êtes resté ferme, et j'ai confiance que Dieu vous donnera de continuer, parce que, vous le savez, Il est le vrai bonheur... Vous vous souviendrez qu'il y a un an je vous écrivais une lettre comme celle-ci, mais, quand vous êtes venu, vous m'avez

suppliée de n'en rien faire. Je dois avoir un petit cœur de poulet, puisque j'acceptai, mais je sens que *je ne puis* laisser les choses aller plus loin. Peut-être que vous serez blessé de ce que je vous parle ainsi, mais si vous voulez envisager la chose largement, vous verrez qu'il vaut mieux maintenant que plus tard. »

P. fut blessé, il va de soi, et peut-être surpris, mais il comprit, semble-t-il, que Marguerite était résolue à fond. Il lui renvoya son chapelet, son livre de prières, etc..., et ses lettres; vaine précaution, dit Marguerite, car elles ne contenaient que de bons conseils pour son âme. P. rapporta lui-même plus tard au Père A. qu'ils s'entretenaient généralement de sujets religieux et qu'elle l'exhortait à remplir ses devoirs. « Elle ne permettait aucun flirt et je ne pouvais même pas lui donner le bras. Je n'osai jamais me montrer familier avec elle. Ce que j'admirais était sa foi. Elle fit de moi un homme nouveau. »

CHAPITRE V

VOCATION

« N'avez-vous point entendu ses pas silencieux?

« Il vient, Il vient, sans cesse Il vient.

« A chaque moment, à chaque siècle, et chaque jour et chaque nuit

« Il vient, Il vient et sans cesse Il vient...

« En chaque chant, dans les journées odorantes d'avril ensoleillé; par le sentier de la forêt, dans l'obscurité pluvieuse des nuits de juillet... C'est la trace d'or de Ses pieds qui donne à ma joie sa splendeur. »

R. T.

Lorsque Marguerite allait à l'école, une petite camarade disait un jour, pour plaisanter celles qui demeuraient plus longtemps à genoux en prière : « Je me demande dans quel couvent elles entreront? — Moi je ne pourrai me faire religieuse, dit Marguerite; jamais je ne pourrais me lever de si bonne heure. »

Et pourtant elle aima toujours et admira beaucoup la vie religieuse : « Je suis sûre, disait-elle avec une rare maturité de jugement, qu'elles doivent faire beaucoup de pénitence pour être toujours aussi joyeuses. » Pas de doute pour Marguerite que la beauté de leurs âmes ne brillât dans leurs yeux. Elle préludait de la sorte à la remarque dont elle serait elle-même si souvent l'objet. Elle aimait à lire la vie des saints qui, méprisant la richesse, portaient sous la splendeur de leurs vêtements le cilice.

Il est difficile de savoir à quel moment Marguerite commença de penser sérieusement à sa propre vocation. A coup sûr cette idée l'occupait, obscurément sans doute, alors qu'elle s'était déjà presque promise à P. Ne disait-elle pas, peu de temps après la rupture : « J'aimerais à entrer au couvent; j'ai entrevu le monde, j'y ai pris quelque plaisir, mais je ne crois pas que ce soit mon affaire. »

Durant l'automne qui suivit, elle assista à une retraite organisée pour les ouvrières au couvent de Marie-Réparatrice à Ferry Road. « Elle la fit, dit Bella, très sérieusement, refusant de rompre le silence, même pour saluer de vieilles amies qu'elle n'avait depuis longtemps revues. Après chaque sermon, nous nous retirions à la chapelle pour un quart d'heure de méditation. Marguerite restait profondément recueillie devant le Saint-Sacrement exposé, agenouillée aussi longtemps qu'elle le pouvait. »

Ce fut probablement durant ces heures silencieuses que la volonté divine lui apparut avec évidence, car, depuis cette époque, sa vie spirituelle sembla gagner en profondeur et en plénitude. « J'étais jalouse de sa vertu, dit une amie, et le lui confessai, mais elle n'était pas de celles qui laissent voir leur vie intérieure et n'aimait point qu'on la louât : « Nous pouvons tous devenir meilleurs en nous adressant à Dieu », répondait Marguerite.

On ne pouvait cependant que vanter sa douceur et son obligeance. « Un jour, raconte cette même amie, j'admirais un beau chapeau qu'elle s'était fait. Si je pouvais seulement être aussi adroite, ajoutais-je! — Eh! bien, je vous montrerai, répliqua Marguerite et, pour me donner sa leçon, elle ajourna un rendez-vous. »

Marguerite travaillait, à cette époque, dans la fabrique de biscuits Mc Vitie et Price, à Robertson Avenue. Elle était seule dans une petite chambre à vernir les casiers d'exposition. Elle portait toujours ostensiblement son insigne de H. B. S. (1). Or un jour qu'une jeune fille catholique, venue pour régler une affaire, lui demanda si elle n'avait peur d'afficher ainsi sa religion : « Pourquoi aurait-on peur, répondit tranquillement Marguerite, d'être une servante de Dieu? »

Ne parlant que s'il en était besoin, elle

(1) *Handmaids of the Blessed Sacrement.*

montrait par son sourire aimable qu'elle reconnaissait tout le monde. Elle arrivait dans sa chambrette avec son livre de prières et son chapelet qu'elle déposait près d'elle sur une table. Un jour, un menuisier, employé dans le même établissement, entra pour lui raconter une de ces histoires trop communes dans les fabriques. Marguerite ne leva même pas les yeux. Il revint, mais à la vue du livre de prières et du chapelet, il s'esquiva et ne manqua pas d'avertir les camarades de se tenir à distance de cette petite chambre. Peu après, il s'enquit de la religion catholique et fit célébrer une messe pour obtenir la force de suivre la voix de sa conscience.

Chacun traitait la petite ouvrière avec respect. Douée de la plus douce des natures, elle était toute bienveillance. Son désintéressement total la mettait au service des autres et jamais on ne la vit montrer de l'humeur.

Bella, qui n'avait pas le caractère aussi

facile, ne se dominait pas toujours; elle portait parfois des airs maussades. « Marguerite me disait bien que je n'étais rien moins qu'avenante. Personne ne m'aidait, sauf Marguerite : « Allons, force-toi, malgré tes sentiments, à sourire tant soit peu. Parfois, on n'attend que cela, un sourire. Tu ne sais jamais qui peut être dans la peine, et un sourire jeté aux autres en passant peut éclairer leur chemin et leur donner du cœur. »

Nous tenons ici le secret du sourire de Marguerite, de ce sourire si séduisant, irrésistible, dont tous gardent le vivant souvenir. Ce sourire, ébauché par amour de Dieu, ne devait plus quitter ces lèvres, même dans les angoisses de la maladie et de la mort. Son sourire élevait les cœurs, leur parlait du ciel, car il était l'hommage plénier de son âme à Dieu.

« Je ne serai jamais comme toi, disait Bella, tu es si sage, si intelligente, et moi j'ai un tas de défauts. — Tu n'as pas plus

de défauts que moi », répondait-elle, mais ce n'était point vrai. Elle me conseillait de demander au Saint-Esprit la sagesse ; c'était une de ses prières accoutumées. « Tu n'as pas vraiment mauvais caractère, mais tu es seulement un peu impatiente. » J'admirais à quel point elle pouvait être gentille pour moi, si indulgente pour mes incartades. « Puisqu'il faut un acte d'humilité, disait-elle alors, ce n'est pas toi qui le feras. »

Bella pensait à entrer aux Petites Sœurs des Pauvres. Sa mère lui faisait remarquer qu'elle devait d'abord joliment changer ; autrement elle épouvanterait les vieillards. « Eh ! bien, maman, intervenait Marguerite, Dieu lui donnera la force pour se vaincre. » Un jour, Bella lui demanda ce qu'elle ferait au cas où le P. A. lui dirait en confession d'embrasser la vie religieuse : « Oh ! répliqua-t-elle dans un cri de joie, j'irais tout de suite, sans une minute de retard ! »

Alors que les membres de la famille levaient infailliblement les regards vers Marguerite, s'ils avaient besoin d'aide et de sympathie, les étrangers prenaient le change sur sa réserve et sa modestie ; ils tenaient la sœur aînée, plus brillante il est vrai, pour la mieux douée des deux.

Il y avait loin de Blackfriars Street à Robertson Avenue et souvent, la messe finie, il ne restait plus de temps pour déjeuner. Marguerite avait coutume d'emporter son dîner, mais souvent elle le rapportait intact. La mère protestait, Marguerite riait et assurait qu'elle préférait dîner à la maison. La jeune fille aimait l'église Saint-Cuthbert de Slateford toute proche de la fabrique, et c'est là que souvent s'écoula en prière l'heure du dîner.

Un jour passait près de Saint-Cuthbert une religieuse chargée d'un sac pesant ; tout à coup elle sentit que, de par derrière, quelqu'un lui prenait son fardeau. Elle se retourna et vit la douce figure d'une jeune

fille qui lui souriait par-dessus l'épaule. « Ma Sœur, laissez-moi porter cela! » La Sœur refusa d'abord, puis l'on convint de porter le sac à deux. La religieuse demanda si l'on pouvait entrer dans l'église qu'elle croyait fermée. « Oh, dit la jeune fille, il y a une porte latérale toujours ouverte. J'y vais souvent. Tenez, j'allais y entrer. »

Elles y pénétrèrent toutes deux. « Je fus très frappée, dit la Sœur, de son respect et de sa piété. Quand nous sortîmes, elle s'offrit à porter le sac un peu plus loin. » Chemin faisant, dans le cours de leur conversation, la religieuse demanda à Marguerite si elle avait jamais pensé à la vie religieuse. L'autre rougit et resta silencieuse. « Peut-être bien que quelque autre chose nous attire », glissa la Sœur qui changea aussitôt d'entretien. Marguerite lui dit qu'elle était vernisseuse, et laissa entendre que si les Sœurs avaient besoin d'elle, elle s'estimerait heureuse de leur rendre service après les heures de travail.

Justement on avait une table mal en point et Marguerite promit de venir pour la mettre en état. Elles se séparèrent. La Sœur regagna son couvent, non sans penser avec intérêt à sa nouvelle connaissance.

Marguerite tint sa promesse, mais, comme elle travaillait jusqu'à six heures chez Mc Vitie, elle n'arriva que fort tard. Elle ne put se mettre à l'ouvrage. La Sœur la conduisit donc au jardin du couvent, où elles s'assirent en devisant sur le bonheur de la vie religieuse, tandis que le soleil tombait glorieusement sur les Pentlands. « On se serait cru au ciel », dit Marguerite.

Cet été-là, les deux sœurs prirent leurs vacances à Loch Lomond, et Lizzie les accompagna. Vacances selon le cœur de Marguerite. La plus jeune sœur fut assez surprise de constater que la cadette prenait tout en main. Marguerite aimait la peinture. Elle proposa donc de couper le

voyage à Glasgow pour visiter le Musée. Elle prit toutes les informations, car aucune d'elles ne savait seulement où se trouvait ce musée; elle confia leurs précieux bagages à la consigne, et en route! Les autres se récrièrent : elle finirait par les perdre; elles n'arriveraient jamais au but de leur voyage. « Vous y serez à temps pour prendre le thé », répondit Marguerite. Tout ce qu'elle vit au Musée l'intéressa vivement. Elle ne cessait pas d'interroger le gardien. Et, toutes trois, elles arrivèrent sans encombre au terme du voyage, à l'heure exacte du thé.

Le matin suivant, un dimanche, après la messe, les trois jeunes filles se mirent en route pour escalader une éminence d'où on leur avait promis une vue magnifique sur le Loch. Elles redescendirent sur la plage et s'assirent sur une grande pierre pour se reposer un peu. « Si nous chantions un cantique à la Sainte Vierge? » dit Marguerite. Lizzie fit remarquer qu'il y avait des

gens non loin de là, mais Marguerite se mit à chanter et Bella de se joindre à elle. Le Loch renvoyait l'écho de leurs fraîches voix : « Que c'est beau, disait Marguerite! En face, le Loch; en arrière, le bois. C'est l'œuvre même de Dieu! » Plusieurs fois elles partirent en bateau à voiles — à Luss par exemple — et, spectacle inédit, elles virent sauter au soleil carpes et saumons. Elles allèrent à Rothesay et l'aventureuse Marguerite loua même un bateau. C'était assurément courir un risque, car elles ne savaient point ramer. Lizzie, qui tenait à sa vie, refusa la partie. Mais, de retour à la maison, on se rattraperait, car leur mère qui raffolait de canotage, les devait conduire aux étangs de Craiglockhart.

A Rothesay, l'église était fermée pour cause de réparations. La gouvernante du desservant leur ouvrit la porte. « Je suis sûre, dit Bella, que nous y passâmes deux heures, car la bonne revint plusieurs fois, mais nous voyant faire notre chemin de

croix, elle nous laissa tranquilles. Nous avions sur nous nos petits livres, et Marguerite lisait les prières à haute voix, et nous répondions aux prières. Quelle chance d'avoir ainsi la chapelle à nous si longtemps ! »

Revenues à Edimbourg, les jeunes filles suivirent une série de sermons, au Sacré-Cœur de Lauriston. Le prédicateur parla des Pauvres Clarisses de Liberton qui avaient grand besoin de secours et manquaient souvent de pain.

Madame Sinclair en fut si émue que, le jeudi ou le samedi, s'il faisait beau, elle conduisait ses filles à Liberton. Au bas de la chapelle des religieuses, il y avait une grande variété de troncs. Inutile de dire que Marguerite, qui avait beaucoup d'intentions à recommander, choisissait toujours plusieurs de ces troncs pour y jeter une aumône. Un jour elle dit à Bella : « J'aimerais à être Pauvre Clarisse. »

CHAPITRE VI

LES DERNIERS MOIS EN FAMILLE

« Nous nous reposerons en vos dons. C'est là que nous jouirons de Vous, lieu de notre repos. L'amour y élève nos cœurs, et votre Esprit de bonté exalte notre bassesse en nous tirant des portes de la mort. C'est dans le bon vouloir que notre paix réside. Un corps, emporté par son poids, tend vers son lieu propre. Mais la pesanteur n'attire pas seulement en bas, elle entraîne chaque être vers son lieu naturel. Le feu se dirige en haut et la pierre en bas... Mon poids, c'est mon amour. Par lui je suis emporté vers où je me porte. Votre don nous enflamme et nous emporte ; nous sommes enflammés et nous allons. Nous montons, suivant les ascensions de notre cœur, et chantons l'hymne des degrés. C'est votre feu, votre feu de bonté qui nous enflamme, et nous partons ; nous partons vers les hauteurs et la paix de Jérusalem. »

SAINT AUGUSTIN.

Marguerite ne tarda pas à informer sa sœur qu'elle avait parlé au Père A. de sa vocation et lui avait exprimé son désir d'être Clarisse. Elle tut cependant les objections

que lui avait faites le confesseur sur la difficulté, l'austérité de cette vie ; elle ne dit point non plus qu'à la question : « Serez-vous de force à supporter cela ? », elle avait répondu : « Avec la grâce de Dieu, oui. »

Marguerite s'en fut donc au couvent de Liberton pour demander à la Mère Abbesse si elle l'accepterait à titre de tourière. Il lui fut répondu qu'il y avait déjà pour cet office quatre postulantes. L'Abbesse l'eût prise comme religieuse proprement dite, mais la jeune fille refusa. Fut-elle inspirée par un motif d'humilité ? Pensa-t-elle obéir de la sorte plus exactement au Père A. qui lui avait conseillé de s'offrir comme simple tourière? Le Père croyait en effet à tort que les tourières des Pauvres Clarisses pouvaient, comme au Carmel, être admises dans les rangs des Sœurs cloîtrées.

La Mère Abbesse de Liberton laissa néanmoins à Marguerite une espérance. Ne la prendrait-on pas au couvent de Notting Hill? C'est ce qui advint.

Bella avait déjà déclaré qu'elle serait, elle, Petite Sœur des Pauvres. Mais puisque toutes deux voulaient entrer en religion, pourquoi pas dans la même Congrégation? « Je lui demandai donc de venir avec moi, car je ne pensais pouvoir vivre sans elle; mais elle tint bon : elle serait Pauvre Clarisse. Elle me demanda ce que cela me disait, mais je répondis qu'après tout c'était bon pour qui aimait ce genre de vie et que ce n'était pas mon affaire. Nous eûmes sur ce sujet de longues conversations, et notre père fut souvent intrigué de nous entendre ainsi chuchoter. Je suis sûre qu'il eût aimé, ainsi que ma mère, à nous voir partir ensemble, et que cette séparation ajouta au chagrin de notre mère, mais telle était la volonté divine.

« Ce fut Marguerite qui sauva ma vocation. Elle était si sage; elle me conseillait d'une façon si maternelle que je l'eusse écoutée une journée entière. Jamais elle ne me fatiguait. Lorsque je lui eus dit que mon con-

fesseur m'avait, par deux fois, parlé de ce sujet et que je ne retournais plus le voir, Marguerite me montra combien j'étais insensée. Elle m'effraya, car c'était chose grave, disait-elle, que de refuser une telle grâce; je n'aurais aucune chance, si, appelée par Dieu, je ne répondais pas. Je lui demandai de prier pour moi. Je pouvais toujours me présenter, bien que se présenter fût une chose et être acceptée une autre. Nos parents n'ignoraient pas à quoi nous pensions, mais je ne crois pas qu'il sussent à quel parti nous nous étions arrêtées.

« Comme je devais entrer au mois de juin, Marguerite avait suggéré au Père A. que mieux vaudrait, par égard pour ma mère, qu'elle attendît la fin de l'année. Le Père ne partagea point cet avis : l'attente ne ferait que prolonger la souffrance et doubler le choc. »

Marguerite s'ouvrit donc de ses projets. Madame Sinclair avait généreusement donné son aînée à Dieu. La certitude qu'Il récla-

mait aussi Marguerite la mettait à trop forte épreuve. Elle ne pouvait encore, disait-elle, consentir, mais une fois qu'elle eut assisté à la messe et communié, elle revint fortifiée pour le sacrifice. Marguerite pouvait se rendre où Dieu la conviait.

Quand les trois jeunes filles étaient encore au foyer familial, elles avaient la même chambre à coucher. Lizzie rapporte que souvent, lorsqu'elle se réveillait au cours de la nuit, elle aperçut Marguerite à genoux, en prière, les bras étendus. Une fois, la mère, qui avait oublié un objet dans la chambre de ses filles, entra et vit la silhouette blanche sans mouvement, absorbée en oraison. Marguerite n'entendit pas le bruit de la porte ; elle ne remarqua rien. Madame Sinclair, très émue, se glissa hors de la chambre où, dans la suite, elle ne pénétra plus.

L'effroi de la mère ne doit pas nous surprendre. Elle savait que Marguerite avait besoin de beaucoup de sommeil et que le

lever matinal lui avait toujours coûté. Son frère, interrogé sur les déficits qu'il avait pu noter chez Marguerite, ne put rien relever, sinon sa tendance au sommeil. Le soir, en présence même des amis qui venaient rendre visite, elle s'endormait. Aussi dut-elle souvent s'excuser et gagner son lit. Lorsqu'elle se rendait à Saint-Cuthbert pour y passer en prière l'heure du repas, terrassée par la fatigue, elle s'endormait aussi parfois. Ce n'était pas en effet une sinécure que de travailler au vernissage de huit heures du matin à six heures du soir. Marguerite s'était ainsi préparée, non sans quelque héroïsme, aux nuits de veille des Pauvres Clarisses. Une de ses anciennes maîtresses du couvent de la Merci, apprenant que la jeune fille entrait chez les Clarisses, lui représentait que la vie y était bien austère : « Je m'y suis exercée, répondit-elle avec simplicité, depuis quelque temps déjà. »

Elle fabriqua une petite croix de bois, la polit soigneusement, y fixa huit clous aigus

en relief. Elle se l'attachait sur les épaules. Madame R., une de ses plus intimes amies avec qui elle se rendait souvent à la messe, avait coutume de lui donner quelques petites tapes amicales. Un jour Marguerite tressauta : « Quoi donc? souffrez-vous? — Non, non, reprit vivement Marguerite. » « Et c'est moi, devait dire plus tard Madame R., c'est moi qui enfonçais ces clous dans sa chair innocente! A la mort de sa fille, Madame Sinclair fit don à Madame R. de la petite croix qui fut depuis remise au comité chargé de la cause.

La même personne rapporte que Marguerite répondait invariablement à qui la mettait au fait d'une difficulté : « Offrez tout au Cœur de Jésus. » Elle fermait les yeux et, souriante, joignait les mains pour prier. C'était là l'universel remède. Un jour que l'autel du Sacré-Cœur était magnifique, Madame R. demanda à son amie s'il lui plaisait ainsi : « Oui, il est splendide, mais, ajouta-t-elle avec grande tristesse, je vou-

drais qu'on aimât davantage le Sacré-Cœur. »

« Ne trouvez-vous point qu'on fait trop de cas de Marguerite Sinclair? demandait récemment à cette même Madame R. une de ses connaissances. — L'avez vous connue? telle fut la placide réponse. — Non. »

Et ce fut tout.

Marguerite disait fréquemment, raconte Bella, qu'elle vivrait peu. La mère ne croyait qu'à une plaisanterie, tant sa fille était fraîche et pleine de santé. Non, Marguerite parlait sérieusement. « Je ne désire pas vivre longtemps; je ne me vois pas vieille. »

En avril, avant que d'entrer aux Clarisses, elle fit une nouvelle retraite au couvent de Marie-Réparatrice. « Ce fut la seule fois que je la vis, écrit une des religieuses. Je remarquai, après l'instruction de l'après-midi, une retraitante immobile, à genoux, au premier banc de la chapelle. Une demi-heure après, je retournai voir. Elle était toujours là. Son attitude me frappa. Ses yeux étaient attachés à l'ostensoir. Etaient-ils éclairés par

la seule foi? ou vraiment ne *voyait*-elle pas? Avec une respectueuse réserve, je fermai la porte; je sentais que j'avais été le témoin d'un secret divin. Quelques minutes après, la cloche sonna pour le thé. La jeune fille sortit de la chapelle. A son passage, je m'informai près d'une de mes voisines : « C'est Marguerite Sinclair », me répondit-on. Durant le thé, je continuai de l'observer. Inattentive à elle-même, elle veillait aux besoins des autres. Elle nous aida ensuite à desservir. N'y avait-il point chez cette jeune fille les marques de la véritable piété? Le lendemain, je la rencontrai au jardin et lui adressai quelques mots. Elle répondit brièvement. C'était une silencieuse. Je remarquai ses beaux yeux, *ses yeux de voyante*, disait une de ses amies. Elle aimait le calme du jardin, la grotte de Lourdes, mais surtout la chapelle où le Saint-Sacrement était exposé. J'appris aussi que ce fut son exemple et sa suave influence qui engagèrent une de ses amies à rompre des fian-

çailles avec un protestant. La crise fut aiguë, mais le divin Amant se ménageait, là encore, une épouse.

« Marguerite vint quelquefois, dit une autre religieuse du même couvent, à notre réunion d'ouvrières. C'était une jeune fille singulièrement calme et modeste, mais elle rayonnait tellement la paix que, pris par je ne sais quoi d'insaisissable, on ne pouvait se retenir de penser à elle. Une figure angélique, blonde, de grands yeux bleus, tranquilles, paisibles, reflets d'une âme en contact avec l'au-delà. Elle prenait part à la réunion sans bruit, mais avec intérêt. Ses manières réservées n'avaient rien de froid. Toutes l'aimaient. Son seul regret était de ne pouvoir, à cause de la distance, assister régulièrement, chaque semaine, à nos réunions.

« Nos retraites nous la ramenèrent pour deux fins de semaine, la seconde fois, en avril 1923. Ce fut une récollection parfaite. Elle donna à toutes le bon exemple, mais avec simplicité, sans aucune exagération.

Elle se tenait devant le Saint-Sacrement, les yeux attachés à l'hostie blanche enchâssée dans l'ostensoir d'or. »

Sur l'avis du Père A., Marguerite avait écrit à la Mère Abbesse de Notting Hill. Celle-ci répondit au Père A. que la lettre de la jeune fille lui faisait une excellente impression, mais qu'il fallait l'éclairer sur les rigueurs de cette vie nouvelle et consulter un médecin compétent qui se rendît compte de ses aptitudes.

Marguerite souffrait d'un léger rhume. Le P. A. lui conseilla d'abord une quinzaine de repos et un changement d'air à la maison de convalescence de Lanark dirigée par les Sœurs de Charité. Avant de partir, elle en informa ses patrons, qui lui offrirent une augmentation de salaire et des vacances. Qu'elle promît seulement de rester à leur service, et ils s'engageaient à lui réserver sa place pour le retour. Elle expliqua que son départ était définitif. A Lanark, elle passa quinze jours heureux; elle fit de là un pèle-

rinage à la fameuse grotte de Lourdes de Carfin. Elle fut examinée ensuite par le Docteur D., bien connu à Édimbourg ; il la trouva en santé parfaite : elle pouvait sans crainte affronter le genre de vie qu'elle avait choisi.

En juillet, un mois juste après le départ de Bella pour la maison des Petites Sœurs de Liverpool, Marguerite gagna Londres en compagnie de son frère André en route pour les États-Unis. La pauvre mère devait, dans l'espace de quelques semaines, se séparer de trois de ses enfants, mais elle était, ainsi que son mari, convaincue d'accomplir la volonté de Dieu, et le sacrifice fut offert par des cœurs généreux.

Marguerite conduisit son frère au docks de Tilbury, jusqu'au steamer qui l'emporta, et s'en fut tout droit à Notting Hill : « Il me semble, dit un prêtre qui la connut au couvent, que sa sainteté était assurée avant qu'elle n'entrât ici. Elle n'y passerait que pour fournir la preuve de sa fermeté. »

CHAPITRE VII

AU COUVENT

« Il me montra là un bel endroit délicieux, assez grand pour y sauver l'humanité entière et la faire reposer dans la paix et l'amour. Et, tandis que je le contemplais doucement, Il me montra son béni Cœur fendu en deux et l'Amour sans fin, sans commencement, qui est et à jamais sera.

« Et notre bon Seigneur ajouta avec tant de bienveillance : « Vois, comme je t'aime », ainsi qu'Il m'eût dit : « Mon enfant chérie, regarde, « contemple le Seigneur ton Dieu, qui est ton « Créateur et ton éternelle Joie. Vois ton frère « et ton Sauveur. Ma fille, regarde, contemple « quelle complaisance et quelle félicité je prends « en ton salut. Par amour jouis-en avec moi. »

SAINTE JULIENNE DE NORWICH.

Il resterait à écrire le chapitre sur la vie de Marguerite au couvent, mais nous ne pouvons que l'entrevoir, éclairés seulement par quelques détails fournis par la famille et par les quelques lettres qui subsistent.

Elle écrivait, deux mois après son entrée, en septembre 1923 :

« Mes chers parents. Je crois que vous avez été grandement honorés par une lettre de notre Révérende Mère Abbesse. Je savais, chère mère, que vous seriez enchantée de la recevoir. Cher père et chère mère, eh ! bien, priez pour moi maintenant de tout votre cœur, afin que Dieu m'accorde toutes les grâces nécessaires à une bonne religieuse. J'envisage maintenant ma vêture ; eh ! bien, chère mère, ne vous laissez pas abattre, quoique votre santé ne soit pas à cette heure satisfaisante, mais vous devez vous soigner et guérir et devenir assez forte pour venir à Londres nous voir, Isabelle et moi. Je vous souhaite un très heureux anniversaire de naissance le 25. Je souhaite la même chose à mon père, au cas où je serais trop occupée pour écrire avant le 21 octobre. Que Dieu vous bénisse tous deux ! Votre enfant toujours aimante. »

Sa plus jeune sœur reçut une autre lettre.

On y discerne son affectueuse sollicitude pour leur mère privée de ses deux autres filles : « Comme elle est la dernière, dit Marguerite à une des Sœurs de Warley, elle a peut-être été un peu gâtée et pourrait n'avoir pas assez d'attentions pour notre mère. »

« Ma chère petite sœur Lizzie,

« Je n'en doute pas, tu es très occupée, très en souci, mais je me risque à te demander quelque chose, et je sais que tu feras de ton mieux ainsi que Nellie (sa belle-sœur), Jean et Laurent. Il s'agit d'essayer d'aider notre chère mère autant qu'il est possible et de toute façon, et aussi de lui rendre courage. Lizzie, ma chère enfant, comme je pense fréquemment à toi et prie ta sainte patronne de t'obtenir quelque occupation qui te plaise et te laisse davantage avec notre mère. Ceci n'est qu'un tout petit mot pour toi, avec beaucoup d'affection de la part de ta dévouée sœur. Prie pour moi. »

Dans une lettre à sa famille, elle écrit :

« Chers frères et sœurs,

« Ceci est une photographie de notre jardin. Cet arbre se trouve sur la portion de terrain dont je m'occupe. C'est un très beau pommier. Je suis sûre que cela donnera à Laurent grande envie de venir me voir. La fenêtre marquée d'un X est notre petite cellule. C'est l'endroit le plus agréable qu'on puisse imaginer. Comme je l'aime!

« Je suis ravie d'apprendre qu'Isabelle vous a écrit. Dites-lui sans manquer que je lui envoie mon affectueux souvenir. Désolée de ne pouvoir vous écrire plus longuement. Rappelez-moi au bon souvenir de Madame R. Avec ma meilleure affection pour Jean, Nellie, Lizzie et Laurent et pour les mignonnes Ella et Tizzie (ses nièces). Que Dieu vous bénisse tous! »

Une autre lettre contient la description des fêtes qui eurent lieu pour la profession de la Mère Abbesse :

« Je n'éprouvai jamais autant de joie que lorsque j'assistai à la rénovation des vœux de notre Mère Abbesse. Le Saint-Sacrement était exposé ; d'une voix claire la Mère Abbesse proféra ses vœux devant Dieu. C'était le paradis. On pouvait imaginer Notre-Seigneur et Notre-Dame souriant et tout le chœur des anges en allégresse. Je n'oublierai jamais cette date. Ce fut si bon de la part de Notre-Seigneur de nous accorder à nous, pauvres petites, d'y assister. »

Elle poursuit en décrivant le petit régal offert à la communauté par un bienfaiteur. Et sachant que sa mère s'inquiétait des austérités de sa nouvelle vie, Marguerite insiste habilement sur cette petite distraction : « Quelques-unes des Sœurs cloîtrées, ajoute-t-elle, n'ont jamais vu ni automobile ni bicyclette, car elles sont derrière la grille depuis plus de cinquante ans. Vous ne vous imaginez guère quelqu'un qui vive à Londres sans avoir jamais vu d'automobile. Cependant, c'est bien le cas de ces chères

vieilles saintes femmes qui mènent leur vie de pénitence et de prière, et toutes dans un tel bonheur. »

Un peu plus tard elle racontait au Père A. ce qui la rendait elle aussi très heureuse, et ce qui l'amusait même dans sa nouvelle vie : « Si vous saviez seulement les drôles de choses que nous devons observer pour garder la sainte Pauvreté, vous ririez bien. » Et le Père se réjouissait de la voir ainsi noter le côté gai de cette dure vie.

Dans un petit carnet, envoyé après sa mort à Madame Sinclair, elle enregistre sa vêture en février 1924, cérémonie à laquelle son père, sa mère, son frère aîné, avaient assisté. Une autre joie lui était réservée. Bella, sa postulance achevée à Liverpool, allait partir pour la France où elle ferait son noviciat. Sur sa route elle s'arrêta chez les Petites Sœurs de Londres, juste à temps pour la cérémonie.

« Marguerite, vêtue comme une mariée, était assise, raconte Lizzie, près de notre

père, de notre mère et de Jean. Soudain la porte s'ouvrit ; c'était Bella, accompagnée de deux Petites Sœurs. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Marguerite rayonnait comme une heureuse enfant. »

La famille passa la journée au couvent, et Bella put rester avec eux tous. Marguerite vint les rejoindre, souriante et heureuse dans son habit religieux, et s'assit près d'eux durant leur dîner, « un dîner magnifique ». Le reste du jour, les parents parlaient-ils avec Marguerite, que celle-ci leur disait tout à coup : « Maintenant c'est le tour de Bella ; autrement elle se sentira seule. » Et ils parlaient avec Bella, mais Bella les interrompait : « Oh ! je vous en prie, à Marguerite maintenant ! »

Marguerite leur parla du petit pommier du couvent, dont elle avait la surveillance. Il avait paru mourant et ne laissait plus aucun espoir, lorsque Marguerite se prit à le soigner si tendrement qu'il porta des bourgeons. Quand elle serait elle-même à

Warley, on lui verrait jusqu'à des fruits.

Le premier événement qu'elle allait consigner en son menu carnet serait la mort de son père, victime d'un accident, au mois de décembre. Avec quelle tendresse et quel chagrin elle dut offrir le sacrifice à Dieu, et comme elle pensa plutôt à la solitude de sa mère qu'à sa propre douleur!

Y avait-il un avertissement à son adresse dans une des petites prières qu'elle écrivit pour faire son chemin de croix, avant sa profession? « Seconde Station. Jésus reçoit pour la porter sa Croix pesante. O mon Jésus, vous l'acceptez avec patience et résignation, car vous désiriez notre rachat. Vous ne pensez pas à la souffrance que cela vous coûtera à vous et à votre Mère Immaculée. Vous ne pensez qu'à nous sauver, pauvres pécheurs, de l'abîme de l'enfer. O mon Dieu, aidez-moi à prendre ma croix joyeusement et à vous suivre... Sainte Mère de Dieu, transpercez-moi, renouvelez dans mon cœur chaque plaie de mon Sauveur crucifié. »

Et dans ses résolutions de retraite pour 1925 : « Je me soumettrai en tout, ayant toujours devant les yeux mon Seigneur et mon Dieu qui fut toujours soumis à saint Joseph et obéissant jusqu'à la mort même sur la Croix. Je pratiquerai la charité dans mes paroles et guetterai toujours les petites occasions de perfectionner cette belle vertu en aidant mes Sœurs, spécialement en ce qui contrarie ma nature. Je m'efforcerai d'être diligente, de toujours bien faire toutes choses et d'avoir toujours une intention pure. Cette année, s'il plaît à Dieu, je vouerai ma pauvreté, ma chasteté, mon obéissance, et, pour être fidèle, je me réjouirai de sentir les gênes de la pauvreté. Rester toujours modeste et prudente; y penser en regardant la Bienheureuse Vierge. Réfléchir qu'elle serait bien heureuse d'avoir une enfant qui lui ressemblât. »

Marguerite Sinclair — désormais Sœur Marie-François des Cinq Plaies — fit sa profession religieuse le 14 février 1925. Nul

membre de sa famille ne put y assister — sans doute à cause de la mort récente du père — mais une personne amie, qui était là, écrit ces lignes :

« Elle était ravissante — il n'y a pas d'autre mot. Lorsqu'elle se dirigea vers la Mère Abbesse pour recevoir sa couronne, elle leva vers Notre-Seigneur des regards qui n'étaient plus de la terre et son sourire disait : « O mon Seigneur, je vous appartiens enfin ! » Une personne qui m'accompagnait m'assura qu'elle n'oublierait plus l'expression de ce visage que d'autres aussi avaient remarquée. »

« De passage à Londres, dit un Père Franciscain, je rencontrai plusieurs fois Sœur François. Je fus impressionné par sa physionomie rayonnante. Elle paraissait si droite, si simple, si sincère, si éloignée de toute affectation, si docile, si humble. Et ces impressions sont antérieures à l'admiration qu'on voua depuis à sa sainte patience durant le séjour au sanatorium de

Warley. Mon impression est aussi durable qu'elle fut immédiate... J'estime plutôt remarquable qu'un homme de mon âge — je suis maintenant dans mes soixante-douze ans — et qui n'est du tout impressionnable, fût si étonnamment remué. Nous autres prêtres nous rencontrons beaucoup d'âmes saintes... or Sœur François avait une personnalité qui vous faisait *sentir* la présence d'une pureté d'âme sans égale. »

Une des fonctions de Sœur François comme tourière était la quête pour le couvent. C'est une pratique de pauvreté qui ne plaît guère à la nature, puisqu'elle expose aux rebuffades. Plusieurs personnes qu'elle visita ont rappelé son alerte gaieté, sa simplicité suave et son sourire irrésistible. On se souvient d'un trait de la vie de saint François, le patron de Marguerite : un jour qu'il entendit un Frère, pour qui le rôle de mendiant était une mortification profonde, revenir vers le monastère en chantant, le sac sur l'épaule, le saint sortit à sa rencon-

tre et baisa l'épaule qui portait la besace. « Béni soit mon Frère, cria-t-il, qui part avec diligence, quête humblement et revient dans l'allégresse! »

Quelques semaines après la profession de Marguerite, un jour que monsieur G., d'Edimbourg, se trouvait au couvent des Pauvres Clarisses à Londres, une des religieuses lui signala dans la maison la présence d'une de ses compatriotes à qui il ne déplairait pas de voir quelqu'un de chez elle. Effectivement on alla chercher la Sœur, et ils s'entretinrent quelques instants. Marguerite se montra gaie, enjouée, et le visiteur estima qu'elle jouissait d'une belle santé. Quelle surprise d'apprendre, quelques semaines plus tard, qu'elle était partie, malade, pour le Sanatorium de Warley!

Dans une lettre au Père A., écrite vers cette époque, la Mère Abbesse l'informait en effet que Sœur Marie-François avait commencé à cracher le sang et que le docteur

avait diagnostiqué une tuberculose de la gorge. Il fallait l'envoyer hors de Londres et on l'avait placée chez les Sœurs de la Charité, au sanatorium de Warley. Elle gardait son entrain et se confiait absolument à Notre-Seigneur.

Malgré les efforts héroïques qu'elle faisait pour garder cet entrain, Sœur Marie-François avait le cœur brisé de quitter son couvent. Elle pleura tout le long du voyage et ne trouvait de réconfort qu'en se répétant : « C'est la volonté de Dieu. » La Providence avait ses vues, et Marguerite ne désirait que les seconder : son cœur, qui se brisait, allait porter à d'autres la consolation. Cloîtrée, elle n'aurait pu sortir du couvent. Elle y serait morte et le monde eût ignoré les merveilles de ses derniers jours.

CHAPITRE VIII

WARLEY

« Puisses-tu considérer ton propre cœur comme un encensoir précieux d'où monte toujours plus riche le parfum de ta prière, puisqu'il s'exhale de son Cœur adorable... Pense que ceci est la vérité, que toujours habite et prie au-dedans de toi le cher Seigneur Jésus. Il convient que tu ne t'affliges pas à l'excès des misères qui te peuvent assaillir, car tu sais qu'elles ne peuvent déconcerter Son culte et Sa prière à l'intérieur de ton âme ; tu sais que Celui qui réside en toi et t'aime tendrement fera tout ce que tu ne peux faire, pourvu que tu places toute ta confiance en l'amour de son Cœur très doux et inébranlable, le cœur du Saint Enfant, le cœur du Crucifié, si délaissé et si faible ; Il est le Tout-Puissant, Créateur et Maître de tout ce qui existe, ton Ami, ton Bien-Aimé, ton Époux ! Que peux-tu redouter ? Tu es sienne. Il sera ta force et ta paix. »

Peu après son arrivée à Warley, Marguerite reçut la visite de sa mère et de son frère aîné. Ils la trouvèrent gaie, heureuse et bien contente de les revoir. Au mois

d'août suivant, elle écrivait à sa mère :

« Quel plaisir d'apprendre que vous avez eu de si bonnes vacances à Broughty Ferry ! Cela vous fera beaucoup de bien. » Elle s'entretient ensuite de questions concernant la famille pour ne parler d'elle-même que vers la fin de la lettre : « Notre chère Mère Abbesse m'a envoyé les Sœurs hier; me voici donc tout à fait gâtée, c'est si bon de la part de notre Mère de penser ainsi à sa pauvre et ignorante enfant et de m'accorder tant de bonté et de tendresse. Priez ferme, chère mère, chers frères et sœurs, pour que Dieu la récompense mille fois de sa grande charité. » Le Père A., dit-elle, est venu la voir. Que Dieu le récompense aussi de cette grande charité. « Sœur M. R., en route pour Lourdes, m'a rendu visite. N'était-ce pas gentil? On me permet de me lever un peu pendant quelques jours. »

Eut-elle la conviction qu'elle ne guérirait pas? Il semble bien. Elle prépare même

doucement sa mère à la fatale issue :

« Chère mère, il ne faut pas former de trop grands espoirs ni attendre de miracle, car, une semaine, je puis me sentir bien et, la suivante, pas bien du tout. Cependant je vais mieux. »

Dans une lettre à sœur M. R., religieuse du couvent de la Merci à Edimbourg, elle dit :

« Quelle heureuse surprise d'avoir de vos nouvelles! Je fus enchantée de recevoir votre lettre qui me renseignait sur Lourdes. Ce doit être merveilleux de voir la dévotion de tant de fidèles. Je pense que vous y étiez au meilleur moment, pour le Pèlerinage National Français... Samedi, j'ai reçu une bouteille d'eau de Lourdes. Je suis sûre qu'elle vient de vous, malgré le timbre de Londres. Je vous en suis très reconnaissante. Que Dieu vous récompense pour votre grande charité. Dès que je tombai

malade, ma chère Mère Abbesse aussi me donna de l'eau de Lourdes et la communauté fit une neuvaine à Notre-Dame, mais, suivant toute apparence, c'est la sainte volonté de notre bien-aimé Seigneur que je porte la croix, et j'en suis très heureuse. »

« Elle souffrait beaucoup physiquement, écrit la Supérieure de Warley au Père A. ; la faiblesse l'abattait, elle était constamment essoufflée, elle étouffait, et les soins exigés par sa maladie l'humiliaient grandement. Elle souffrait aussi de la solitude, de l'éloignement de son cher couvent et de sa Mère Abbesse. Il lui fut pénible d'être transférée d'une partie de la maison à l'autre à cause de sa toux devenue trop pénible aux autres malades. Elle souffrait aussi d'attendre si longtemps la mort, mais, malgré le désir qu'elle en avait, elle resta toujours calme, résignée à la très sainte volonté de Dieu, toujours souriante. Pas un mot, pas un souffle de plainte, pas un murmure n'ef-

fleura ses lèvres. Elle remerciait Dieu de tout, louant sa bonté pour elle qui en valait si peu la peine. La sainte communion était sa vie. Son obéissance fut parfaite. On aurait pu me prendre pour son Abbesse, car jamais elle ne me fit la moindre objection. Tous ceux qui l'approchèrent, les prêtres surtout, semblèrent très touchés de sa sainteté. Un évêque d'Australie entra pour la bénir, la veille de sa mort. Il s'entretint avec elle à voix basse, avec ferveur et, comme il sortait, je lui dis : « C'est une « merveilleuse petite âme, Monseigneur. — « Oui, vous pouvez le lire en ses yeux. »

« Plusieurs fois, je me demandai quelles pouvaient être ses faiblesses. Je ne réussis à en découvrir aucune ; or je fus le témoin de grandes épreuves, de grandes souffrances, physiques et autres. Elle était en vérité une merveille. »

« Comme tous ceux qui la virent, écrit le Père T., S. J., je fus très ému. Il est ma-

laisé de démêler ses impressions, mais je crois que, dans son cas, c'était, à coup sûr, son innocence d'enfant qui émouvait. Elle se manifestait en toute circonstance par un rayonnement de bonheur. Sa toux nécessita un changement de chambre. Je sais qu'elle le sentit vivement, car cela comportait pour elle l'isolement loin des autres Sœurs. Lorsque je la vis après, ses yeux étaient gros de larmes, mais elle gardait son sourire. Vraiment, il semblait qu'il lui fût impossible d'être sombre ou déprimée. N'est-il pas évident que bonté signifie bonheur?

« Une autre chose me frappa : ce fut sa dévotion et son respect au moment de la communion. Elle fermait les yeux, joignait les mains comme une innocente enfant qui sentirait vivement la sainte présence. Jamais elle ne se plaignait, quoiqu'elle ne pût garder de nourriture. C'était surtout de n'être plus au couvent qui l'éprouvait le plus.

« Elle appartenait par sa naissance à la foule ouvrière; elle n'est qu'un miracle de plus de la grâce de Dieu que nous autres prêtres avons le privilège de contempler : c'est, au milieu de la pauvreté matérielle, la richesse des âmes. »

Un autre prêtre, qui l'a bien connue, rapporte :

« Elle souffrait toujours, et toujours elle était gaie... Je ne pouvais que m'étonner de la voir si jeune à un tel degré de vertu héroïque. Alors que la maladie dont elle souffrait rend ordinairement difficile, Sœur Marie-François ne montra jamais le plus léger signe d'humeur. Jamais elle ne demandait de soulagement, et, tout le temps que je l'ai connue, elle attendit avec patience les clairs appels de la mort. Ame véritablement privilégiée, elle avait dû répondre avec une insigne fidélité à l'invitation divine. Elle eut le vrai esprit de son Ordre et fit sans doute, dans sa vie cachée,

plus que beaucoup d'autres dans leur longue et active carrière. »

Un prélat, chapelain ordinaire du Sanatorium Marillac, apporte aussi son témoignage :

« Je revenais toujours de mes fréquentes visites touché et édifié. Outre ses richesses spirituelles, elle avait de l'esprit et, jusqu'au bout, un sens très vif de l'humour lui fit goûter les bons mots.

« Son amour de Dieu était merveilleux. Un jour, elle me dit à travers ses larmes : « Comme il est beau de pouvoir souffrir « pour Lui! » Le fruit de cet amour de Dieu fut l'amour des âmes. « Tout pour « elles! » s'écriait-elle après les plus violents assauts de la douleur. On m'a parlé de la conscience qu'elle apportait à son travail de couvent. On me l'y a représentée pleine d'allant et malicieuse même. Je me souviens du plaisir qu'elle eut de me voir lui rapporter une pomme cueillie à l'arbre qu'elle

soignait au monastère. Elle aimait son couvent, y faisait en esprit des visites, et remerciait Dieu sans cesse de sa vocation. »

Marguerite était spirituelle, et qui ne se souvient de l'humour de son compatriote, le jésuite martyr, le Vénérable Jean Ogilvie? On le conduisait à l'échafaud. Un ministre presbytérien, choqué de le voir parler à ceux qui l'entouraient avec enjouement et rire même, lui demanda si une telle gaieté, juste avant de mourir, ne l'inquiétait point : « Nous avons un proverbe en Écosse, repartit le prêtre : « La tête partie, adieu le mot drôle. » « Or Marguerite aimait ce Père Ogilvie, nous rapporte sa mère; elle avait de lui une biographie d'où elle tirait sans cesse des histoires. Ils étaient de même famille. »

Au début du mois d'août, le Père A., S. J., vint, à la requête de la Mère Abbesse, rendre visite à Warley. Marguerite en eut une grande joie, car elle pourrait lui ouvrir,

comme à nul autre, son cœur. Une chose l'angoissait. Au cas où elle ne guérirait pas, on ne lui permettrait point d'émettre ses vœux perpétuels? Le Père lui répondit que Notre-Seigneur y veillerait.

« Il est toujours avec vous?

— Oui. Il est toujours avec moi. C'est comme s'Il jouait. Et vous savez, lorsque je fis mes vœux, il y avait une foule de gens et de choses, et Il me demanda si j'aimais ceci et cela, ou si je préférais rester seule avec Lui. Et je ne voulais que Lui. Et avant mes vœux je n'étais point malade; ce ne fut qu'après. Et il me montra comment Il m'envoya ensuite la maladie, le matin que je toussai et crachai le sang.

— L'appelez-vous d'un nom agréable?

— Doux Jésus.

— Vous répond-il toujours?

— Oui. *Mon amour.*

— L'avez-vous vu?

— Oui. Très triste.

— L'avez-vous entendu de vos oreilles?

— Non. Seulement au dedans.

— C'est avec vos yeux que vous L'avez vu ?

— Non.

— L'avez-vous senti?

— Non, dit-elle en secouant fortement la tête.

— C'est bien, dit le Père, car ces choses sont très dangereuses. »

Il lui posa encore beaucoup d'autres questions pour s'assurer qu'elle n'avait pas d'illusions. Elle était assise dans son lit face à la fenêtre, en pleine lumière. Elle avait bonne apparence; son âme simple brillait dans ses yeux clairs. Deux points l'ennuyaient. Notre-Seigneur, disait-elle, lui avait enlevé sa croix et elle voulait souffrir pour Lui. Sa manière d'obéir l'inquiétait également. La règle lui enjoignait de réciter l'office, mais elle n'y réussissait pas, Notre-Seigneur lui restant constamment présent. Le Père la rassura en lui disant que Notre-Seigneur, qui retenait son âme en oraison,

n'en réclamait pas davantage. Elle fut remplie de joie. C'était un gros poids de moins pour son esprit.

« Sa soif de souffrir était intense. A Edimbourg, il me fallait arrêter ses mortifications. » Lorsque le Père écrivit à la Mère Abbesse pour recommander Marguerite, il avait signalé son penchant pour les pénitences excessives, mais ajoutait que ce point ne ferait pas difficulté, car elle était parfaitement docile.

Le Père lui demanda quelles étaient ses lectures. Elle lui montra l'Imitation et le Nouveau Testament. Ce qu'elle préférait, c'étaient les chapitres VII et VIII du livre second de l'Imitation : *De l'amour de Jésus par-dessus toutes choses — De la familiarité avec Jésus*, et le chapitre V du livre troisième : *Des merveilleux effets de l'amour divin.*

Il lui expliqua, d'après l'évangile de saint Jean et les épîtres de saint Paul, la belle doctrine du Corps mystique. Il lui montra

comment, grâce à l'union des membres avec le Christ, le moindre détail de la vie acquiert une valeur infinie. Elle pria le Père de lui indiquer les différents passages, de façon à les revoir. Ce qu'il fit en lui rappelant qu'elle avait un grand rôle à jouer pour Jésus-Christ; il lui cita la parole de saint Paul : « Je me réjouis donc dans mes souffrances. »

Le religieux lui demanda si elle désirait se confesser. Elle répondit que oui et fit une confession générale de toute sa vie si pure : elle n'avait jamais commis un seul péché véniel délibéré. Le Père l'avertit de ne pas faire trop de cas des intimes faveurs de Notre-Seigneur, qui ne sont pas les signes d'une sainteté plus grande, et peuvent cesser n'importe quand. Suivant toute probabilité, Notre-Seigneur se cacherait, mais elle devrait s'encourager alors par la pensée d'accomplir sa très sainte volonté.

Le directeur ne se heurtait à aucune difficulté. Il n'y avait en elle nulle trace d'or-

gueil, ni suffisance. Le Père resta plus que jamais convaincu que ces intimités avec le divin Époux n'étaient pas de fraîche date. Marguerite laissa voir trop clairement qu'elle était depuis longtemps accoutumée à converser avec Lui, dans la simplicité de son âme. Elle avait toutefois une crainte : la maladie gagnant et la fatigue et la souffrance et la solitude aussi, ne passerait-elle pas par une crise comme saint Jean Berchmans ou la Sœur Thérèse de Lisieux ? Mais, autant qu'on en peut juger, elle n'y fut point soumise.

Avant de regagner l'Écosse, après la série de ses retraites d'août et de septembre, le Père A... revint voir Marguerite. Ce qui le frappa le plus fut la soif intense qu'avait son âme pour le divin Époux : « C'était un véritable purgatoire, une soif inextinguible qui déconcerte toute description. Il semblait qu'elle déversât toute son âme dans l'aveu qu'elle murmurait : « J'ai besoin de le voir, mon Père. » *Comme le cerf altéré soupire*

après l'eau des fontaines... Je vous en supplie, si vous trouvez mon Bien-Aimé, dites-lui que je suis malade d'amour.

Il n'y avait plus à s'y méprendre. Cette âme n'aurait plus à livrer de combats. *Je vis, ce n'est pas moi, c'est le Christ qui vit en moi.*

« Est-ce que Notre-Seigneur se rend présent à vous?

— Il est toujours avec moi.

— Et vous le laissez agir comme bon Lui semble?

— Oui.

— Vous n'oublierez pas que votre sainteté consiste à obéir par amour pour Lui?

— Non, mon Père.

— Est-ce que quelqu'un d'autre vous parle?

— Notre-Dame.

— Comment l'appelez-vous?

— Ma Mère.

— Vient-elle souvent?

— Quand Il se cache, Elle vient me réconforter.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre?

— Saint Joseph une fois. Je fus très surprise, car je n'avais pas pour lui de dévotion particulière. Ce fut quand j'eus une toux si mauvaise durant la nuit.

— Et encore?

— Mon Ange gardien m'aide à rester éveillée le matin pour me préparer à la sainte Communion, quand la nuit a été pénible. Est-ce que cela suffit, ajouta-t-elle, de ne suivre la messe que de loin, au son de la cloche? »

Le Père lui expliqua que chaque messe était au nom et au bénéfice de tous les catholiques qui s'y unissaient. Elle pouvait donc, elle aussi, s'unir à toutes les messes célébrées dans l'univers. Cette réponse la remplit de joie. Le directeur avertit encore Marguerite de ne pas s'effrayer, si Notre-Seigneur se cachait. Il resterait dans les profondeurs de son âme.

Elle-même d'ailleurs abandonnait cela, comme le reste, à Notre-Seigneur. Elle s'avouait parfaitement heureuse.

Il ne faut certes pas oublier le témoignage de la Sœur qui, neuf mois durant, fut l'infirmière de Marguerite. Elle fut plus que toute autre à même d'observer son héroïque patience et son obéissance parfaite, même lorsqu'on lui commandait de s'empêcher de vomir. Quel recueillement aussi! Elle semblait, et cela sans aucun étalage de dévotion, vivre dans la présence de Dieu. Réservée, humble, affable, jamais elle ne parla de façon peu charitable ni ne manqua d'exprimer sa gratitude pour les plus petits services. « Que Dieu vous récompense! » disait-elle invariablement. Elle était parmi les malades de sa sorte une exception. Elle n'avait ni goûts, ni dégoûts. « Un jour cependant je lui apportai quelques raisins qui semblaient lui plaire : « Oh! ma Sœur, est-ce que Dieu n'est pas bon pour moi? Il m'envoie tout ce que je désire. Justement hier j'avais envie de raisins, eh! bien, en voici! »

Après un jour de vives douleurs dans le

côté, elle me dit : « Ma Sœur, quelle belle journée !

— Pourquoi ?

— C'est un jour de grande souffrance, dit-elle avec son sourire très doux ; si seulement je pouvais gagner à Jésus une seule âme, cela en vaudrait bien la peine. »

Fidèle aux règles et aux observances de sa vie religieuse, elle ne se prêtait guère à tout ce qui lui pouvait apporter un peu plus d'aise. Mais elle était fille d'obéissance, et il ne fallait que lui dire : « Ma Sœur, nous sommes dans un hôpital, et l'on ne pratique pas ici de mortifications. » Elle cédait aussitôt et laissait tout faire, dût-il lui en coûter beaucoup.

Telle était sa réputation de sainteté qu'on ne venait guère en visite à Marillac sans voir Marguerite. Un des caractères de cette maladie est de donner le change. Parfois elle se sentait très fatiguée, lorsque les visiteurs entraient. Dupes des apparences, ils lui disaient : « Ma Sœur, vous allez très bien,

vous n'avez rien ? » Mais elle ne soufflait mot de ce qu'il lui en coûtait de les recevoir.

Elle aimait sa vocation, elle chérissait saint François, sainte Claire, sainte Colette. A la nouvelle que les Franciscains venaient de fonder une maison à Edimbourg, elle s'écria, pleine de joie : « N'est-ce pas magnifique ? Rien que de penser qu'ils sont, après tant d'années, revenus ! Quel bien spirituel ils vont pouvoir opérer ! » Et, de tout le jour, elle ne put parler d'autre chose.

Madame Sinclair vint avec Jean, son fils aîné, à Marillac House, en juin 1925, plusieurs mois après l'entrée de Marguerite. Ils y retournèrent en octobre, mais, malgré son persistant sourire, Marguerite était si faible qu'on saisissait à peine ses paroles. Elle énumérait les bontés dont elle était l'objet de la part de sa Mère Abbesse et des Sœurs de Warley. Elle voulut parler seule à seule avec sa mère, pendant que Jean et sa sœur se promèneraient.

Les quelques jours qu'ils passèrent à Marillac House comblèrent de joie Marguerite, nous rapporte la Sœur infirmière. Son grand souci était que sa sœur L. se dévouât le plus affectueusement possible à leur mère. La veille de leur départ, elle leur donna à chacun un petit souvenir. La séparation fut très édifiante et, bien que la mère eût le cœur brisé, elle demeura parfaitement calme tout le temps qu'elle fut avec Sœur Marie-François, mais aussitôt qu'elle l'eut quittée, elle ne put se contenir : « Eh ! bien, dit-elle, je l'ai donnée à Dieu depuis longtemps. Maintenant Il peut la prendre. Que sa sainte volonté soit faite ! »

Marguerite aimait beaucoup qu'on vînt la voir du couvent, lui apporter les nouvelles de la communauté, lui parler de la Mère Abbesse à qui elle était si attachée. Quand on lui apporta une pomme de son petit pommier — c'était le premier fruit de l'arbre, — il y eut grande joie ce jour-là. La pomme fut cuite pour la malade, qui la

savoura d'autant plus qu'elle venait de sa chère famille conventuelle.

« Regardez bien cette petite religieuse, ma Sœur, dit un prêtre qui l'aperçut le premier jour qu'elle sortit de sa chambre, c'est une sainte...

« On eût dit une seconde Petite Fleur. Jésus était son tout. Comme elle aimait qu'on décorât de fleurs le saint nom de Jésus, en face de son lit!

« Un jour, elle essayait de dormir, lorsqu'elle fut saisie d'un terrible accès de toux. Une guêpe lui pénétra dans la gorge et la piqua. Un moment elle resta épouvantée. Je ne pus m'empêcher de demander : Pourquoi ce surcroît de souffrance ? A ma surprise, elle répondit : « C'est encore un petit éclat du bois de la Croix. » Mais elle dut en souffrir longtemps.

Quoiqu'elle ne redoutât point la mort, elle demandait souvent qu'on récitât sur elle les prières de l'Église, de peur d'en être privée si elle mourait la nuit. Elle les suivait, y

répondait, et se trouvait pacifiée. Elle a dû ressentir la solitude, « mais, disait-elle, pourquoi chercherais-je des consolations humaines? »

La Sœur infirmière lui dit un jour :

« Votre vie de pauvre Clarisse doit être bien dure. N'aviez-vous jamais faim?

— Si, répondit-elle, c'était un vrai bonheur. »

Le Père T..., qui ne la vit que plusieurs fois, mais comprit qu'il se trouvait en face d'une véritable sainteté, écrit au P. A... :

« Comme son patron, saint François, elle aimait les oiseaux et jusqu'aux derniers jours prit plaisir à les regarder. Ma Sœur Burd plaça son serin près du lit de la petite malade, et ses sauts et ses chants lui causèrent une vraie joie d'enfant. »

Le Père, étant venu la visiter, la trouva étendue sur une chaise roulante. Il lui demanda des nouvelles de son petit ami le serin et s'offrit pour l'aller quérir. Quand il apporta la cage, Marguerite parut très heu-

reuse. Elle pensait sans nul doute au Père céleste, qui garde et nourrit toutes ses créatures.

« Je suis heureux, dit-il au P. A..., de vous envoyer son dernier merci pour toute votre bonté à son égard. Durant cette visite, affaiblie jusqu'à l'épuisement, elle gardait son sourire, pensant toujours aux autres et toujours reconnaissante. L'humble petite violette! »

CHAPITRE IX

LA MORT

« Bénie sois-tu, ô ma sœur la Mort, qui es pour moi la porte de la Vie. » — Saint François d'Assise.

« Ainsi retourne à l'arche de Dieu la colombe, l'âme, non seulement aussi blanche, aussi pure que lorsqu'elle s'élança des mains du Créateur, mais porteuse d'une branche d'olivier, signe de la récompense et de la paix obtenue dans la conquête de soi-même. » — Saint Jean de la Croix.

Personne ne pouvait s'y méprendre : la fin n'était plus éloignée. La Mère Abbesse écrivait à Madame Sinclair peu de temps avant la mort : « Marguerite est admirable. Comme elle doit soupirer après le ciel. Il est bon d'apprendre qu'elle ne veut que la

volonté de Dieu... Je lui envoyai hier deux Sœurs. Sœur Marie-François n'est plus capable d'écrire. Elle est très, très faible et ne peut parler beaucoup. Très heureuse cependant et abandonnée à la sainte volonté... Elle a de la chance de gagner sa couronne si tôt, mais elle a été généreuse ; elle est prête à répondre à l'appel de Notre-Seigneur. Je sais que ce sera une grande consolation pour vous de savoir que votre fille est bien une petite épouse de notre très aimé Seigneur et qu'elle a reçu ses faveurs. Croyez-moi, elle fera pour vous et pour nous, une fois au ciel, de grandes choses. »

« Elle ne craignait pas la mort, rapporte Sœur C. Elle en parlait comme elle eût fait du jour de sa profession. Sa seule préoccupation était de trépasser revêtue de son saint habit, munie d'une copie de ses vœux, de son crucifix et du cierge béni. En vérité, elle ne se départait guère de ces saints objets, puisqu'elle avait toujours près d'elle

cette copie et gardait le crucifix attaché à son poignet. Elle parlait de la messe des morts et, au moment des plus vives souffrances, s'entretenait des joies à venir. Son grand désir était la sainte communion. Un jour, nous vîmes que cela tournait mal ; c'était sans doute la fin. Elle était à bout. L'aumônier vint lui administrer le saint viatique. Je restai un peu auprès de son lit. Je n'oublierai jamais l'expression de son visage ; je ne pouvais en détacher mes yeux. Ses regards étaient célestes ; elle souriait comme à une vision. Au bout de quelques instants, je lui dis : « Sœur Marie-François, est-ce « que vous souriez aux anges? — Peut-être, « répondit-elle de sa voix calme et réservée. « — Avez-vous jamais vu Notre-Dame? — « Oui, ma Sœur. » Je ne sais si elle la vit alors. Elle gardait ses secrets et n'étala jamais sa piété, mais qui eût manqué de se sentir en présence d'une âme véritablement sainte? Elle était si affinée en tout qu'on eût difficilement cru qu'elle était née

et qu'elle avait été élevée dans un pauvre réduit ouvrier, dans les *slums*. »

Nous avons aussi le témoignage de la Sœur qui, durant les trois dernières semaines, veilla Marguerite. Celle-ci toussait sans relâche, étouffait, mais jamais un mot de plainte. A partir de 2 heures, elle se préparait à la communion. Vraiment « son attitude durant ces longues nuits de souffrance dépasse ce que j'en pourrais dire... Jamais je ne vis une aussi belle mort. Elle baisait son crucifix... et répétait : « Jésus, pardon-« nez-moi toutes mes fautes. Jésus, Marie, « Joseph, je vous donne mon cœur et mon « âme. » A trois heures environ, elle s'affaiblit, mais sans perdre conscience, redisant avec ferveur ses petites prières. Elle garda sa connaissance jusqu'à la fin. Sa dernière prière fut : « Jésus, Marie, Joseph, « je vous donne mon cœur et mon âme. » Je fus très émue de la ferveur et de la confiance avec lesquelles elle la prononça ; à n'en point douter, elle était déjà dans les

bras de Jésus, de Marie et de Joseph. »

Nous étions le 24 novembre, et Sœur Marie-François avait vingt-cinq ans.

« Hier soir, écrivait-on à Madame Sinclair, le corps fut conduit au couvent. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte : deux prêtres marchaient en tête, et le petit enfant de chœur portait la croix de procession. Nous suivions avec des cierges.

« Elle fut d'abord exposée dans la chambre mortuaire, dit la Sœur C. Son expression céleste faisait croire à un paisible sommeil. Même dans la mort, elle garda son sourire. Le corbillard l'emporta de Warley à Notting-Hill à cinq heures et demie. Il était très émouvant de voir la modeste et grave procession se dérouler dans l'allée. L'aumônier et les prêtres qui l'accompagnaient chantaient des psaumes, et les cierges brillaient dans la nuit noire de novembre. On la reçut à la porte de son couvent, avec des cierges allumés, pour la conduire à la chapelle. »

Elle fut enterrée au cimetière de Kensal Green. Le cercueil était couvert des plus belles fleurs blanches, en partie offertes par les petites demoiselles d'honneur de la Profession. Ce furent d'humbles obsèques : l'aumônier, quelques Sœurs Clarisses, deux Sœurs de Charité, deux Petites Sœurs des Pauvres et ce fut tout le cortège. Le cimetière était solitaire, lointain, mais comme il était beau sous son voile de neige! Nous pleurions sur notre perte, mais pensions avec joie que ses souffrances étaient enfin achevées et qu'elle était partie vers Jésus qu'elle avait tant aimé.

La Sœur C. poursuit :

« Je considérerai toujours comme mon plus grand privilège en ce monde de l'avoir assistée durant sa maladie et à l'heure de sa mort. »

La Mère Abbesse écrivit à Madame Sinclair :

« Notre chère petite enfant a enfin trouvé sa récompense. Qu'elle soit heureuse après

une telle vie d'amour et d'union avec son Bien-Aimé ! On ne peut l'imaginer ailleurs qu'au ciel. Je viens de contempler votre enfant chérie. Elle est admirable avec son suave sourire si reposé, si pacifique. Je vous envoie le petit crucifix qu'elle avait toujours en main avec le petit ruban rouge qui le retenait. C'était son plus cher trésor. Je vais me procurer une belle couronne de fleurs, en votre nom, avec la livre que vous m'envoyez. Marguerite est ravissante, et le cercueil est encore ouvert. Je suis sûre qu'au ciel elle fera beaucoup pour vous. On ne peut être qu'heureux à son sujet, et je suis sûre que vous l'êtes. »

La Mère Abbesse acheta donc une couronne de roses, de lis, de bruyères et de violettes. La famille était absente, et l'Abbesse glissa dans sa lettre deux petites violettes. « Le soleil brille, tandis que j'écris ; il a gelé dur. Je pense à ce que doit être la splendeur divine qui brille sur cette âme pure, toute fraîche de sa consécration à

Dieu par les vœux, après les souffrances qu'Il lui accorda en signe de spécial amour. »

« Toutes l'aimaient ici au couvent, écrit à la mère de Marguerite une de ses Sœurs en religion, et vous avez dû voir quelle affection inspirait à Warley votre chère enfant. On y fit tout le possible pour elle. Nous sentions que la lumière de la belle maison de Dieu se levait sur elle en même temps que l'aube sur la terre. » (Elle mourut de grand matin.)

Juste avant la sépulture, on ouvrit le cercueil pour ceindre le front pâli d'une couronne de laurier, signe de sa victoire (1).

Et le long des siècles retentissent les paroles immortelles d'un de ceux qui ont

(1) Les restes mortels de Marguerite Sinclair ont été exhumés du cimetière de Kensal Green et transférés dans celui de Mount Vernon, Liberton, Edimbourg (21-22 décembre 1927). Ils furent de nouveau exhumés par ordre de S. G. l'Archevêque de Glasgow, le 26 janvier 1928, pour être dûment reconnus.

travaillé pour gagner la couronne de vie : « Courez de façon à l'obtenir... Quiconque veut lutter doit s'abstenir de tout : eux, pour une couronne périssable, nous, pour une impérissable. Quant à moi, je cours de même, non comme à l'aventure... » (I *Cor.*, IX, 25-26.)

BIBLIOGRAPHIE

Agius, Father Ambrose, O. S. B. : *"Patron of Cheerfulness"*, a poem for children (Sands & Co.), 1/3 per 100.

Agius, Father T. J., S. J., *Margaret Sinclair* (Sands & Co.), 3d.

* Bernard D. : *Fiancée!* (Œuvres des malades, Bourguillon, Fribourg, Suisse), 3d.

† Della Chiesa : *Margherita Sinclair* (Rome).

† A. Dechêne, S. J. : *Marguerite Sinclair* (P. Lethielleux, Paris).

* Drabbe C. : *Margaretha Sinclair* (24 Laan v. N. O. Indie, The Hague, Hollande), 7d.

Favier M. : *A tous les amis de Dieu* (Lycée, Toulon, France.)

Marguerite Sinclair (*La Croix*, 19 octobre — 10 novembre 1928).

* Traductions française, hollandaise, allemande, hongroise, italienne, de l'opuscule du R. P. T. Agius. Les traductions norvégienne, brésilienne, espagnole et portugaise sont en préparation.

† Traductions (*seules autorisées*) italienne, française, allemande, hollandaise du livre de Madame Forbes.

Forbes, Mother F. A. : *Margaret Sinclair* (Sand & Co.), 3/6.

* Justinian P. : *Margarete Sinclair* (Otto von Schloss, Stuttgart), 1 Mk.

Laveille, Monsignor : *Marguerite Sinclair* (Téqui, Paris), 8.00.

Marconnès F., S. J. : *Margareta Mwana Wo Ku Sekaseka.*

M'Quillan, Prof. J., D. D. : *Margaret Sinclair, H. B. S.* (Secretary H. B. S., Manresa Press, London, S. W. 15.)

* Moys C. : *Sinclair Margit, egy skot munkasleany* (Vidra Utca 5, Szeged, Hungary).

† Müller, Otto : *Margarete Sinclair* (Missionshaus, Betsdorf, Sieg, Germany).

* O. F. M. : *Margherita Sinclair* (Rome).

Secretary, Scottish National Committee : *The Virtues of Margaret Sinclair* ("Glasgow Observer"), 2d. 2 éditions.

† Van Doornick, J. J. M., M. S. F. : *Margaretha Sinclair* (Missions College, Goirle, Nieuwkerk, Holland, N. Br.).

Wehren, P. P., M. S. F. : *Margarete Sinclair* (Missionshaus, Betsdorf, Sieg, Germany).

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos du traducteur..... 5
Préface de l'édition anglaise..... 13

I. Introduction..... 17
II. L'enfance..... 27
III. Au travail..... 45
IV. Fiançailles..... 63
V. Vocation..... 75
VI. Les derniers mois en famille..... 89
VII. Au couvent..... 101
VIII. Warley..... 115
IX. La mort..... 139

Bibliographie..... 148

Ligugé (Vienne). — Imprimerie E. Aubin. — 12-28.

LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI^e)

Ouvrages de P. FLEURY-DIVÈS

Une Ame victime et hostie

(1882-1915)

BIOGRAPHIE — NOTES ET SOUVENIRS

Un volume in-8° couronne de 168 pages

Par la Croix dans la Joie

ttres et Journal d'« *Une âme victime et hostie* »

Préface de M. REYNÈS-MONLAUR

Un volume in-8° couronne de 256 pages

oici les lettres et le journal d'une humble enfant, fille de petits sans, dont les jours s'écoulèrent dans l'obscurité, la pauvreté, la ladie; bergère d'abord, et ce furent là, je pense, ses heures meines heureuses, dans les champs « devant ces splendides mon-nes que j'aimais », dit-elle, puis servante chez des parents, reli-use de seize à vingt ans; chassée de son cher couvent par le mal Pott, et passant de son lit d'hôpital à son lit d'infirme dans la umière paternelle. Telle fut sa courte vie; elle mourut à 33 ans. utes les douleurs semblent s'y être rassemblées : des douleurs cinantes qui la font pleurer jour et nuit malgré elle, le froid ne chambre sans feu, parfois un morceau de pain seulement pour estomac délicat d'infirme. Le cœur n'est pas mieux traité. Elle ne amie, mais loin d'elle. Ses parents très bons, mais pressés par auvreté, lui laissent entendre qu'elle est une « charge ». Des ins se moquent, la calomnient. Son âme enfin est dans une soli-e totale; après deux bons conseillers qui l'ont poussée à pleines es vers l'abandon à Dieu, elle est seule, sans messe, sans offices, s église, sans cette eucharistie dont elle est affamée. De tous ces ux il devrait sortir un perpétuel gémissement. Et voici la merveille, est au contraire un cantique de joie. (Préface.)

UNE AME AMANTE DE JÉSUS-HOSTIE

Marie Eustelle Harpain

(1814-1842)

par l'abbé **E. MAIRE**

In-8 couronne de xx-380 pages

Œuvre délicate d'histoire, d'art, de liturgie, de mystique, de psychol logie religieuse, cette biographie rend son héroïne vivante et famil- lière à l'égal d'un roman, ou plutôt c'est à l'animateur du *film* qu'elle fait songer : d'un film où la jeune fille ressuscite avec grâce de sa province, de son temps, de son milieu social; des influences néfastes ou favorables à sa destinée. Et comme l'on sent l'auteur en sympathie avec elle! Comme il réussit à nous la faire aimer!

Souhaitons avec lui que, en la béatifiant, l'Église la proclame bientôt la charmante patronne des *midinettes* de France, des midinettes du monde entier.

Louise-Thérèse de Montaignac de Chauvance

(1820-1885)

par **Y. d'ISNÉ**

Un volume in-8° couronne de 424 pages,
orné de 3 gravures hors-texte (8[e] édition)

« *Mihi vivere, Christus est* : Pour moi vivre, c'est Jésus-Christ ». Louise-Thérèse a compris et appliqué de bonne heure cette logique du christianisme. Elle a exercé une action extraordinairement féconde sur les âmes très nombreuses qui ont été en contact direct avec elle. Il y a là une mission providentielle dont le souvenir ne doit pas périr et dont les fruits surnaturels doivent se perpétuer, par le rayonnement de cette existence, au-delà du cercle intime où elle a eu son premier éclat.

LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI^e)

UNE AME DE CRISTAL

Par l'abbé **VAUDON**

In-8° couronne de LX-496 pages

Lettres inédites de Marie Jenna

En écrivant ces lettres intimes, Marie Jenna ne travaillait pas pour publicité ; elle visait à inspirer de bons sentiments à ses correspondants. Elle touche, — et avec quelle maîtrise ! — les sujets les plus divers : piété, charité, amitié, musique, poésie. Vrai trésor de direction où peuvent puiser, à pleines mains, les personnes de toute condition et dans les situations les plus diverses. Elle s'arrête avec émotion devant les tombeaux qui se creusent, et elle chante auprès des berceaux qui s'emplissent, elle admire les luttes de l'Église, se réjouit de ses victoires et se console de ses apparentes défaites.

Collection " Femmes de France ", n° 19

MARIE JENNA

Par l'abbé **E. MAIRE**

In-12 écu de 132 pages

L'auteur a eu la très douce satisfaction de recevoir de la sœur de son héroïne les lignes suivantes :

« ... Nous connaissions votre admiration pour notre cher poète et son culte que vous lui avez voué, mais nous ignorions que vous lui réserviez un si beau témoignage de sympathie... Soyez certain que nous apprécions, à son mérite, cette étude si complète, et je dirai volontiers si définitive, des œuvres de Marie Jenna... Vous avez mis tout en valeur sans rien laisser dans l'ombre, du poète, du prosateur, de la grande chrétienne enfin dont la foi a inspiré l'œuvre tout entière. C'est donc un merci fervent que nous vous adressons pour ce livre où l'on retrouve et votre talent et votre cœur... Il fera de nouveaux amis à Marie Jenna... »

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI^e)

"FEMMES DE FRANCE"

Biographies et Portraits littéraires

Cette collection, avant tout, est une galerie de portraits, presque de miniatures. Des esquisses légères, rapides, bien soignées et très vivantes, voilà ce que les différents auteurs cherchent à présenter au public.

L'ensemble formera quelque chose comme le *Panthéon féminin* de la France, un musée élégant et aimable où trouveront une place toutes les femmes qui se sont fait un nom dans les lettres, dans les arts, dans le monde ou dans l'Église, dans la paix comme dans la guerre.

Chaque brochure est un petit chef-d'œuvre d'édition : une couverture gracieuse, de beaux caractères, un beau papier, bref une plaquette très distinguée, un vrai cadre pour miniature :

1. **Madame de La Fayette**, par C. Legigne, Docteur ès lettres, Professeur de littérature française aux Facultés libres de Lille.

(*Les numéros 2, 3, 4, 5, 9, 10, 14, 16 et 18 sont du même auteur.*)

2. **Mademoiselle de Montpensier.**
3. **George Sand.**
4. **Madame de Sévigné.**
5. **Madame de Staël.**
6. **Eugénie de Guérin**, par A. Prat, Professeur au lycée de Versailles.
7. **Madame Octave Feuillet**, par J. de Vareilles-Sommières.
8. **Mademoiselle de Lespinasse**, par A. Prat Professeur au Lycée de Versailles.
9. **Madame Julie Lavergne.**
10. **Madame de Lamartine.**
11-12. **Les Femmes de Port-Royal**, 2 volumes, par le chanoine A. Delplanque, Professeur aux Facultés libres de Lille.
13. **Madame de Maintenon**, par Robert Havard de la Montagne.
14. **Madame Desbordes-Valmore.**
15. **Madame de Ségur**, par M. Sully
16. **Duchesse d'Abrantès.**
17. **Mademoiselle de Scudéry**, par Robert Havard de la Montagne.
18. **Madame Swetchine.**
19. **Marie Jenna**, par l'Abbé Élie Maire.
20. **La Marquise de Rambouillet et Malherbe**, par le chanoine A. Delplanque.
21. **Quelques Femmes dévouées inspiratrices de Lamartine**, par le chanoine A. Delplanque.
22. **Madame Acarie**, par l'Abbé A. Léman.
23. **Marie-Edmée Pau**, par l'Abbé Élie Maire.
24-25. **Les Femmes de Saint-Cyr**, par G. de Réans.
26. **Jeanne-Marguerite de Montmorency (1646-1700)**, *La Solitaire des Pyrénées*, par Madeleine d'Ernemont.

Gracieux volumes in-12 écu de 128 et 148 pages

LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI[e])

LOUIS VEUILLOT

Sa vie — Son œuvre

Par **J. RENAULT**

Inspecteur général de l'enseignement primaire en Belgique

n volume in-8° carré de 192 pages, sous couverture originale

De nombreux éducateurs l'ont constaté : c'est une garantie de leur morale pour un jeune homme que de lire les ouvrages du rand journaliste. Ce livre, dans lequel l'auteur a intercalé avec onheur quelques-unes des plus belles pages de Veuillot, plaira aux unes gens pour qui il fut écrit. Sa lecture sera pour tous un régal ttéraire, pour beaucoup une révélation, et pour la jeunesse, à plus un titre, une haute et tangible leçon de courage, de persévérante nergie, de valeureuse intrépidité et de dévouement sans borne.

Pour qu'on lise Louis Veuillot

Par **P. FERNESOLLE**, *docteur ès lettres*

Un volume in-16 raisin de 96 pages

Nul mieux que l'auteur n'était qualifié pour recommander la lecure de Louis Veuillot : c'est sur l'œuvre magistrale du grand écrivain catholique qu'il a fait sa thèse de doctorat ès lettres. Ici, en oins de cent pages, il a trouvé moyen d'assembler une multitude e citations rattachées les unes aux autres par une trame très fine ui est son œuvre. Il donne aussi une impression vivante et parlante e Louis Veuillot, écrivain et polémiste.

P. LETHIELLEUX, Éditeur, 10, rue Cassette, PARIS (VI^e)

L'AME HÉROÏQUE D'UN PRÊTRE

VIE DE L'ABBÉ JEAN LAGARDÈRE

Par **M. BEAUFORT**

Préface de Mgr **TISSIER**, *évêque de Châlons*

Un vol. in-8° cour. de 300 p. avec deux portraits hors-texte

L'abbé Lagardère était vraiment dévoué du zèle des âmes. Sa vie bien connue et sa mort héroïque prévue, acceptée, offerte à Dieu, à 58 ans, sur un champ de bataille, une semaine avant l'armistice, portent témoignage pour lui et l'auréolent d'une gloire de chevalier apôtre et martyr. S. G. Mgr Tissier, qui l'a bien connu, félicite l'auteur, dans une belle préface, d'avoir si bien rendu l'âme de ce héros et ne craint pas d'écrire ces paroles nullement exagérées : « *Il fut emporté comme un martyr de la Patrie, après avoir été l'un des plus généreux apôtres du Christ en notre temps. Il demeure l'un des exemples et l'une des gloires du sacerdoce contemporain.* »

VIE DU P. DOYLE, S. J.

(1876-1917)

Par Mr **O'RAHILLY**

traduit de l'anglais par PH. MAZOYER

Un vol. in-8 carré, 412 pages, orné d'un portrait hors texte

Cette vie n'est pas une simple biographie. Elle nous met au courant de l'ascèse de ce jésuite irlandais, aumônier militaire, mort au champ d'honneur. Ce fut une âme assoiffée de souffrances. Il faut avouer qu'elle s'est satisfaite, et bien souvent. Au point qu'à la lecture de quelques passages qui racontent ses macérations, on est instinctivement porté à le taxer d'exagération. Mais l'amour de son Dieu le justifie amplement de ses *excès*. Non, le P. Doyle, comme toutes les âmes d'élite, se livrait à ces saintes folies en expiation des crimes du monde. Son ministère, et surtout son ministère à l'armée, lui avait appris plusieurs fois que le ciel crie vengeance. Aussi bien, faut-il des expiations pour l'apaiser. C'est toute la leçon de cette belle existence. Un homme tout de feu, ayant bien des défauts, mais luttant contre eux, pour devenir un saint, voilà ce que fut la vie du P. Doyle. Pages appelées à répandre le bien autour d'elles, à faire aimer surtout la souffrance dont on a tant peur aujourd'hui.

4239